

CARMILLA



JOSEPH SHERIDAN LE FANU

TRADUIT PAR VINCENT DE L'ÉPINÉ ET PAULINE PUCCIANO (2025)

Prologue

Le Docteur Hesselius a joint au récit suivant une note manuscrite assez élaborée, qu'il accompagne d'une référence à son Essai sur l'étrange sujet que le manuscrit met en lumière. Ce sujet mystérieux, il le traite, dans cet Essai, avec son érudition et sa perspicacité habituelles, et avec une clarté et une concision remarquables. Ce manuscrit ne constitue qu'un seul volume du recueil des écrits de cet homme extraordinaire. Je ne publie ce cas, dans ce volume, que dans le but d'éveiller l'intérêt du grand public, et je ne me substituerai en rien à l'intelligente dame qui fait ce récit ; après mûre réflexion, j'ai donc décidé de m'abstenir de présenter un précis du raisonnement du savant Docteur, ou un extrait de sa déclaration sur un sujet qu'il décrit comme "impliquant, selon toute probabilité, certains des plus profonds arcanes de notre existence double et de ses états intermédiaires". J'étais fort désireux, en découvrant ce document, de rouvrir la correspondance entamée par le Docteur Hesselius, tant d'années auparavant, avec une personne aussi intelligente et attentive que son informatrice semble l'avoir été.

À mon grand regret, cependant j'ai découvert qu'elle était morte entretemps. Elle n'aurait toutefois probablement pas pu ajouter grand chose à ce récit qu'elle nous communique avec de si remarquables scrupules dans les pages qui suivent.

Chapitre I Une terreur enfantine

En Styrie, nous habitons un château, ou schloss, bien que nous ne soyons d'aucune façon des gens opulents. Un petit revenu, dans cette partie du monde, peut emmener très loin. Huit ou neuf cents livres par an font merveille. Notre revenu, assez modeste, nous plaçait parmi les gens fortunés, chez nous. Mon père est Anglais, et je porte un nom anglais, bien que je n'aie jamais vu l'Angleterre. Mais ici, dans ce lieu solitaire et primitif, où tout est si merveilleusement bon marché, je ne vois vraiment pas comment un surcroît d'argent eût pu en quoi que ce soit ajouter à notre confort, ou même à notre luxe. Mon père, ayant servi l'Autriche, se retira avec une pension, qui vint s'ajouter à son patrimoine, et il fit une très bonne affaire en achetant cette résidence féodale, ainsi que le petit domaine qui l'entoure. On ne peut rien imaginer de plus pittoresque ou de plus solitaire. Le château se dresse sur une petite éminence, dans la forêt. La route, étroite et très ancienne, mène à un pont-levis que je n'ai jamais vu levé, et court le long de ses douves poissonneuses, sillonnées par de nombreux cygnes, et ornées, en surface, par de blanches gerbes de nénuphars. Au-dessus de tout ceci, le schloss montre sa façade percée de nombreuses fenêtres, ses tours et sa chapelle gothique. Devant sa grille, la forêt s'ouvre sur une clairière irrégulière et très pittoresque, et à droite, la route se poursuit sur un pont gothique en pente raide, au-dessus d'un cours d'eau qui serpente dans l'ombre profonde du bois. J'ai déjà dit qu'il s'agissait d'un lieu très retiré. Jugez si je dis la vérité. Lorsqu'on regarde depuis la porte principale en direction de la route, la forêt sur laquelle notre château est construit s'étend sur 15 miles à droite, et 12 miles à gauche. Le village habité le plus proche est à environ 7 de vos miles anglais sur la gauche. Pour ce qui est des demeures historiques, le schloss habité le plus proche est celui du Général Spielsdorf, à près de 20 miles sur la droite.

J'ai dit : "le village habité le plus proche", parce qu'il y a, à seulement 3 miles à l'ouest, c'est-à-dire dans la direction du schloss du Général Spielsdorf, un village en ruines, avec son étrange petite église, maintenant dépourvue de toit, dans les bas-côtés de laquelle se trouvent les tombes pourrissantes de la fière famille Karnstein. Cette famille, maintenant éteinte, possédait jadis au plus profond de la forêt le château qui surplombe, désolé, les ruines silencieuses du bourg.

Une légende court sur ce qui causa la désertion de ce lieu saisissant et mélancolique, une légende que je vous raconterai une autre fois. Je dois maintenant vous dire à quel point notre société, au château, est restreinte. Je n'inclus pas les serviteurs, ni les personnes de charge qui occupent des pièces dans les dépendances du château. Ecoutez, et étonnez-vous ! (Il n'y avait que) Mon père, l'homme le plus gentil du monde, mais qui se faisait déjà vieux; et moi, qui, à la date de mon histoire, n'avais que 19 ans. Huit années ont passé depuis lors. Mon père et moi formions toute la famille du schloss. Ma mère était une dame styrienne qui mourut dans ma tendre enfance, mais j'eus pour gouvernante une excellente femme qui m'a, pour ainsi dire, accompagnée depuis toujours. Je ne puis me souvenir d'un temps où son visage gras et bienveillant ne m'était pas familier. Cette femme, native de Berne, s'appelait Madame Perrodon, et ses bons soins et son

heureuse nature pallièrent pour moi la perte d'une mère dont je ne me souviens même pas, l'ayant perdue trop tôt.

Elle était la troisième convive de nos dîners. Il y en avait une quatrième, Mademoiselle de Lafontaine, une dame chargée de parfaire mon éducation. Elle parlait le français et l'allemand, Madame Perrodon parlait le français et un Anglais approximatif, langues auxquelles mon père et moi ajoutions un Anglais plus pur, que nous parlions tous les jours, en partie pour empêcher que cette langue ne devienne pour nous une langue morte, et en partie pour des raisons patriotiques. La conséquence en était une véritable Babel, dont les étrangers s'amusaient souvent, et que je n'essaierai pas de reproduire dans ce récit. Il y avait, en plus, deux ou trois jeunes dames françaises, assez proches de moi par l'âge, qui nous rendaient quelques visites occasionnelles, pour des périodes plus ou moins longues ; visites que je rendais quelque fois. C'était là notre commerce social ordinaire. Ma vie était, cependant, plutôt solitaire, je vous l'assure. Mes gouvernantes avaient sur moi exactement l'ascendant qu'on peut attendre de si sages personnes sur une fille plutôt gâtée, dont l'unique parent lui permettait d'agir à sa guise en presque toute occasion.

L'un de mes premiers souvenirs est un incident qui me donna, pour la première fois de mon existence, une impression de terreur – impression qui ne s'est jamais effacée.

D'aucuns jugeront que cet incident est si insignifiant qu'il ne mérite pas d'être consigné dans ce mémoire. Vous comprendrez, cependant, un peu plus tard, pourquoi j'en fais mention. La nursery, comme on l'appelait, bien que je l'eusse entièrement pour moi, était une vaste pièce mansardée du dernier étage du château, dotée d'une toiture en chêne. Je ne devais pas avoir plus de six ans, lorsqu'une nuit je m'éveillai, et, regardant tout autour de mon lit, je ne pus trouver la bonne, ni la nurse, et je me crus seule. Je n'en étais pas effrayée, car j'étais l'un de ces heureux enfants à qui l'on épargne scrupuleusement les histoires de fantômes, les contes de fées, et toutes les légendes qui vous font rentrer la tête sous le drap lorsque la porte craque soudainement, ou que le balancement d'une chandelle qui s'éteint fait danser l'ombre du montant du lit sur le mur, tout près de votre visage. J'étais plutôt vexée et offensée de me retrouver, comme je me l'imaginais, négligée, et je commençai à pleurnicher, ce qui était la phase préliminaire à une crise de hurlements ; quand, à ma grande surprise, je vis à mon chevet un visage solennel, mais très joli, qui me regardait. C'était le visage d'une jeune dame agenouillée, qui avait ses mains sous le couvre-lit. Je la regardai avec une sorte d'émerveillement, et cessai de pleurnicher. Elle me caressa, s'allongea près de moi sur le lit, et m'attira à elle en souriant ; je me sentis soudain délicieusement apaisée, et me rendormis. Je fus réveillée par la sensation de deux aiguilles entrant simultanément dans ma poitrine, très profondément, et je poussai un grand cri. La dame s'écarta en sursaut, les yeux toujours fixés sur moi, puis elle se laissa glisser sur le plancher, et, à ce qu'il me sembla, se cacha sous le lit.

Maintenant, pour la première fois, j'étais effrayée, et je hurlai de toutes mes forces. La nurse, la bonne d'enfant, la gouvernante, toutes accoururent, et, en entendant mon histoire, elles tentèrent de me rassurer en affectant de prendre les choses à la légère. Mais, toute enfant que j'étais, je pouvais percevoir que leurs visages étaient pâles, avec une expression d'anxiété inhabituelle, et je

les vis regarder sous le lit, et partout dans la chambre, et vérifier sous les tables et ouvrir les portes des placards ; et la gouvernante murmura à la nurse" : "Passez la main dans le creux du lit ; quelqu'un s'est bien étendu là, et, pour sûr, ce n'était pas vous ; la place est encore chaude."

Je me souviens que la bonne me cajola, que toutes les trois examinèrent ma poitrine, à l'endroit où je leur avais dit avoir senti les piqures, et qu'elles déclarèrent qu'il n'y avait aucun signe visible qu'une telle chose me soit arrivée. La gouvernante et les deux servantes de la nursery demeurèrent à mon chevet toute la nuit ; et depuis ce jour, une servante se tint toujours assise, la nuit, dans la nursery, jusqu'à mes quatorze ans. Je fus nerveuse pendant un long moment après cet incident. On fit venir un docteur, qui était très âgé et très pâle. Je me souviens parfaitement de sa longue face saturnienne, légèrement piquée de vérole, et de sa perruque châtain. Pendant longtemps, il vint tous les deux jours, pour me donner des médicaments qu'évidemment je détestais.

Le matin qui suivit cette apparition, j'étais dans un tel état de terreur que je ne pouvais absolument pas rester seule, même dans la lumière du jour, même pour un instant. Je me souviens que mon père vint me voir, se tint à mon chevet, et me réconforta de ses paroles. Il posa à la nurse une foule de questions, me tapota l'épaule, m'embrassa, me dit de ne pas m'effrayer, que ce n'était rien qu'un rêve et que cela ne pouvait pas me faire de mal. Mais je n'étais pas réconfortée, parce que je savais que la visite de cette étrange dame n'était pas un rêve ; et j'avais horriblement peur. La bonne d'enfant me consola un peu en m'assurant que c'était elle qui était venue et qui m'avait regardée, elle qui s'était allongée à côté de moi dans le lit, et que je devais être dans une sorte de demi-sommeil pour ne pas avoir reconnu son visage.

Mais cette version des faits, même si elle fut corroborée par la nurse, ne me satisfait pas totalement. Je me rappelle, au cours de cette journée, un vieil homme vénérable, en soutane noire, qui vint dans la pièce avec la nurse et la gouvernante, et leur parla à elles, et à moi aussi, avec beaucoup de douceur ; son visage était doux et aimable, et il m'annonça qu'ils allaient prier. Il joignit mes mains, et me dit qu'il désirait que je dise, doucement, pendant qu'ils priaient : "Seigneur, écoute toutes nos bonnes prières, au nom de Jésus" Je crois qu'il s'agit là des mots exacts, parce que je me les suis souvent répétés à moi-même, et ma nurse me les fit ajouter à mes prières pendant des années. Je me suis toujours souvenu du visage pensif et doux de ce vieil homme aux cheveux blancs, dans sa soutane noire, tel qu'il se tenait dans cette pièce brune, immense et simple, au milieu de meubles démodés depuis 300 ans, dans la lumière avare, qui, par la petite fenêtre à croisillons, pénétrait dans l'atmosphère ombreuse. Il s'agenouilla, et les trois femmes l'imitèrent, et il pria d'une voix vibrante et fervente, pendant ce qui me sembla être une éternité. J'ai tout oublié de ma vie, avant cet événement, et mes souvenirs de la période qui lui succéda sont également très obscurs, mais les scènes que je viens de décrire se détachent vivement dans ma mémoire, comme les images isolées d'une fantasmagorie, que les ténèbres environnent.

Chapitre II Une visite

Je vais maintenant vous conter une chose si étrange, que vous devrez pour y croire faire appel à toute la confiance que vous avez en moi. Et non seulement tout est vrai, mais j'en ai été témoin de mes propres yeux. C'était une douce soirée d'été, et mon père me demanda, comme il le faisait quelquefois, de faire un petit tour en sa compagnie le long de cette belle perspective forestière sur laquelle s'ouvrait, comme je l'ai mentionné, le schloss.

« Le Général Spielsdorf ne peut pas venir nous rejoindre aussi tôt que je l'avais espéré », dit mon père, tandis que nous nous promenions.

Il était censé séjourner chez nous pendant quelques semaines, et nous avions espéré qu'il arriverait le lendemain. Il devait amener avec lui une jeune fille, sa nièce et pupille, Mademoiselle Rheinfeldt, que je n'avais jamais vue, mais dont j'avais entendu dire qu'elle était tout à fait charmante, et dans la société de laquelle je me promettais de trouver de nombreux jours de plaisir. J'étais plus déçue que ne peut le concevoir une jeune fille vivant en ville, ou dans un voisinage trépidant d'activité. Cette visite, et la nouvelle connaissance qu'elle promettait, avait peuplé mes rêves depuis de nombreuses semaines.

« Et quand vient-il ? » demandai-je.

« Pas avant l'automne. Pas avant des mois, je dirais » répondit-il. « Et à présent, je suis vraiment heureux, ma chère, que tu n'aies jamais connu Mademoiselle Rheinfeldt. »

« Et pourquoi ? » demandai-je, à la fois mortifiée et curieuse.

« Parce que la pauvre jeune fille est morte » répondit-il. « Je pensais te l'avoir dit, mais je me rends compte que tu n'étais pas présente lorsque j'ai reçu la première lettre du Général ce soir. »

J'étais très choquée. Le Général Spielsdorf avait indiqué, dans sa première lettre, six ou sept semaines auparavant, qu'elle n'allait pas aussi bien qu'il l'aurait souhaité, mais rien ne suggérait le moindre soupçon d'un danger.

« Voici la lettre du Général » dit-il, me la tendant. « J'ai peur qu'il ne soit très affligé ; La lettre me semble refléter une grave préoccupation. »

Nous nous assîmes sur un banc rustique, sous un bosquet de magnifiques tilleuls. Le soleil se couchait derrière l'horizon sylvestre, dans une mélancolique splendeur, et le ruisseau qui coule à côté de notre demeure, et passe sous le vieux pont que j'ai mentionné, serpentait entre de nombreux bosquets de nobles arbres, presque à nos pieds. Il reflétait dans son courant la pourpre vespérale du ciel. La lettre du Général Spielsdorf était si extraordinaire, si véhémence, et par endroits si contradictoire, que je dus la relire deux fois – la seconde fois à voix haute pour mon père – et j'étais toujours incapable de me l'expliquer, à moins de supposer que le chagrin avait pu déranger l'esprit du pauvre homme.

« J'ai perdu ma fille aimée » écrivait-il, « car en vérité je l'aimais. Pendant les derniers jours de la maladie de ma chère Bertha, je n'étais pas capable de vous écrire. Avant cela, je n'avais aucune idée du danger qu'elle courait. Je l'ai perdue, et maintenant je comprends tout, mais trop tard. Elle est morte dans la paix de l'innocence, et dans le glorieux espoir d'un bienheureux avenir. C'est ce démon qui a trahi notre généreuse hospitalité qui est cause de tout. Je pensais que je recevais en ma maison l'innocence, la gaité, une charmante compagne pour ma regrettée Bertha. Ciel ! Quel

fou j'ai été ! Je remercie Dieu que mon enfant soit morte sans soupçonner la cause de ses souffrances. Elle est partie sans avoir la moindre idée de la nature de sa maladie, et la part maudite qu'y a pris celle qui fut la cause de toute cette souffrance. Je vouerai les jours qui me restent à vivre à traquer et éliminer un monstre. On me dit que je puis garder l'espoir d'accomplir ce juste et miséricordieux dessein. Mais à présent, je n'ai plus la moindre lueur pour me guider. Je maudis ma prétentieuse incrédulité, ma méprisable affectation de supériorité, mon aveuglement, mon obstination – tout cela, trop tard. A présent, je ne puis ni écrire ni parler normalement. Je suis distrait/absorbé. Dès que j'aurai un peu récupéré, je vais me consacrer pendant un temps à des investigations, qui pourraient me conduire jusqu'à Vienne. Pendant l'automne, dans deux mois, ou plus tôt, si je suis vivant, je vous verrai – c'est-à-dire, si vous me le permettez, et je vous dirai alors tout ce que j'ose à peine confier au papier maintenant. Adieu, et priez pour moi, mon cher ami. »

Par ces mots se terminait cette étrange lettre. Je n'avais jamais vue Bertha Rheinfeldt, mais mes yeux s'emplirent de larmes tandis que je comprenais ; j'étais surprise, et aussi profondément déçue.

Le soleil était maintenant couché, et ce fut dans la pénombre que je rendis à mon père la lettre du Général.

C'était une douce et claire soirée, et nous nous attardâmes là, spéculant sur les possibles significations des phrases violentes et incohérentes que je venais de lire. Nous avons presque un mille à parcourir pour rejoindre la route qui passait devant le schloss, et à ce moment la lune brillait magnifiquement. Sur le pont-levis, nous rencontrâmes Madame Perrodon et Mademoiselle de Lafontaine, qui étaient sorties, tête découverte, pour profiter de l'exquis clair de lune.

Nous les entendîmes parler avec animation tandis que nous approchions. Nous les rejoignîmes sur le pont-levis, et fîmes demi-tour pour admirer avec elles le magnifique paysage.

La prairie que nous venions de traverser s'étendait devant nous. A notre gauche, l'étroite route passait sous des massifs d'arbres majestueux, et se perdait dans l'épaisse forêt. A droite, la même route franchissait le pont raide et pittoresque, près duquel se trouve une tour en ruines qui jadis gardait ce passage ; et au-delà du pont s'élève une abrupte éminence, couverte d'arbres, et de rocher couverts de lierre.

Sur le sol herbeux et dans les combes s'étendait une fine couche de brume, comme une fumée, couvrant les lointains d'un voile transparent. Cà et là, on pouvait voir la rivière qui brillait dans le clair de lune. On ne pouvait imaginer une scène plus douce, plus paisible. La nouvelle que je venais d'entendre la rendait mélancolique, mais rien ne pouvait déranger ni son caractère de profonde sérénité, ni la gloire enchantée de cette perspective brumeuse.

Mon père, qui aimait le pittoresque, et moi, restions là à regarder en silence ce paysage qui s'étendait devant nous. Les deux bonnes gouvernantes, se tenant un peu en arrière, discouraient sur ce paysage, et particulièrement sur la lune.

Madame Perrodon était grosse, d'âge moyen, romantique, et poussait des soupirs poétiques. Mademoiselle de Lafontaine – qui en bonne fille de son père, un Allemand, affectait d'être psychologue, métaphysicienne, et quelque peu mystique, déclara que lorsque la lune brillait si intensément, il était bien connu que cela indiquait une activité spirituelle particulière. Les effets de la pleine lune lorsqu'elle brille d'un tel éclat sont multiples : elle influe sur les rêves, sur la folie, sur

les personnes nerveuses ; elle a de prodigieuses influences physiques sur la vie. Mademoiselle raconta que son cousin, qui était matelot sur un navire marchand, après avoir fait une sieste sur le pont par une telle nuit, allongé sur le dos, le visage baigné par la lumière de la lune, s'était éveillé, après avoir rêvé d'une vieille femme qui lui griffait le visage, avec les traits horriblement déformés sur le côté, et son apparence n'avait depuis jamais retrouvé sa symétrie.

“La lune, cette nuit” dit-elle, “est pleine d'influences magnétiques et odyliques - et voyez, quand vous regardez derrière nous le devant du schloss, comment toutes ses fenêtres brillent et scintillent de cette splendeur argentée, comme si d'invisibles mains avaient éclairé les pièces pour recevoir des hôtes féériques ».

Il est de ces états d'esprit indolents dans lesquels, peu disposé à parler soi-même, nos oreilles se réjouissent de la conversation des autres, et je levai les yeux, heureuse du pétillant babil de ces dames.

« Je suis dans une de mes humeurs moroses ce soir » dit mon père, après un silence, et citant Shakespeare, qu'il avait l'habitude de lire à haute voix afin de maintenir notre pratique de l'anglais, il dit :

« 'Ma foi, je ne sais pourquoi j'ai cette tristesse. — Elle m'obsède ; vous dites qu'elle vous obsède aussi ! — Mais comment je l'ai gagnée, trouvée ou rencontrée...' J'ai oublié la suite. Mais j'ai l'impression qu'un grand malheur nous menace. Je pense que la malheureuse lettre de ce pauvre général a quelque chose à y voir. »

A ce moment, le bruit inattendu des roues d'un carrosse, et de nombreux sabots sur la route, attira notre attention. Cela semblait provenir des hauteurs qui surplombaient le pont, et très bientôt, un équipage apparut à cet endroit. Deux cavaliers traversèrent d'abord le pont, puis vint un carrosse, tiré par quatre chevaux, et deux cavaliers le suivaient encore.

Il s'agissait visiblement de la voiture d'une personne de haut rang, et nous fûmes tous immédiatement absorbés par ce spectacle très inhabituel, qui en quelques instants devint encore beaucoup plus intéressant, car juste au moment où le carrosse passait au plus haut point de ce pont abrupt, l'un des chevaux de tête, prenant peur, communiqua sa panique au reste de l'attelage, et tous les chevaux, après s'être cabrés une ou deux fois, se lancèrent dans un galop furieux et grondant, passant entre les cavaliers qui se trouvaient devant, et poursuivant vers nous sur la route à la vitesse de l'ouragan.

La scène était rendue d'autant plus dramatique et douloureuse par les longs hurlements, clairement audibles, d'une voix féminine depuis la fenêtre du carrosse. Tous nous nous avançâmes, mus par la curiosité autant que par l'horreur, mon père en silence, les autres en poussant divers cris de terreur.

Le suspense, cependant, ne dura pas longtemps. Au bord de la route où ils passaient se trouva d'un côté un magnifique tilleul, et de l'autre une vieille croix de pierre. A la vue de celle-ci, les chevaux, dont l'allure était maintenant proprement terrifiante, firent une embardée telle que l'une des roues se prit dans les racines saillantes de l'arbre.

Je savais ce qui allait arriver. Je me couvris les yeux, incapable de regarder, et détournai la tête ; au même moment, j'entendais mes compagnons, qui s'étaient un peu avancés, pousser un cri.

La curiosité me fit ouvrir les yeux, et je vis une scène d'une totale confusion. Deux des chevaux étaient sur le sol, le carrosse reposait sur le flanc, deux roues en l'air ; les hommes étaient occupés à enlever les brides, et une dame à l'air autoritaire était sortie, et se tenait là, les mains jointes, portant régulièrement à ses yeux un mouchoir. On sortait maintenant de la porte du carrosse une jeune dame, qui semblait sans vie. Mon cher vieux père était déjà près de la vieille dame, son chapeau dans les mains, offrant à l'évidence son aide et les ressources du schloss. La dame ne semblait pas l'entendre, ou pouvoir se concentrer sur autre chose que sur la jeune fille élancée qu'on déposait contre le talus de la berge.

Je m'approchai ; la jeune dame était apparemment assommée, mais elle n'était certainement pas morte. Mon père, qui se piquait d'être quelque peu médecin, venait d'appliquer ses doigts sur son poignet, et assurait à la dame, qui se disait sa mère, que le pouls, bien que faible et irrégulier, était sans aucun doute encore perceptible. La dame joignit les mains et leva les yeux, comme mue par un transport de gratitude momentanée, mais aussitôt après elle éclata à nouveau, de cette façon théâtrale qui est, je le crois, naturelle chez certaines personnes.

C'était ce qu'on pourrait appeler une femme de belle apparence pour son âge, et elle avait dû être fort belle ; elle était grande, mais pas maigre, et vêtue de velours noir, et elle était plutôt pâle, mais avec une physionomie fière et impérieuse, bien que maintenant étrangement agitée.

« Ne suis-je donc née que pour affronter des calamités ? » l'entendis-je dire, les mains jointes, tandis que j'approchais. « Le voyage que j'ai entrepris est une question de vie ou de mort, et perdre une heure, ce serait peut-être tout perdre. Mon enfant ne sera pas suffisamment rétablie pour reprendre la route pendant on ne sait combien de temps. Je dois la quitter ; je ne puis, ni ne dois, perdre de temps. A quelle distance, Monsieur, s'il vous plaît, se trouve le village le plus proche ? Je dois la laisser ici, et ne pourrai revoir mon enfant, ou avoir de ses nouvelles, avant trois mois. »

J'attrapai mon père par le manteau, et lui chuchotai à l'oreille : « Oh, papa, s'il vous plaît, demandez-lui de rester avec nous – ce serait tellement délicieux ! Je vous en prie. »

« Si Madame accepte de confier cette enfant aux soins de ma fille, et de sa bonne gouvernante, Madame Perrodon, et lui permet de rester ici comme notre hôte, sous ma responsabilité, jusqu'à son retour, je lui en serai obligé, et nous la traiterons avec tous les soins et toute la dévotion que mérite une confiance aussi sacrée. »

« Je ne puis faire cela, Monsieur, ce serait abuser de votre gentillesse et de votre esprit chevaleresque », répondit distraitements la dame.

« Ce serait, au contraire, nous témoigner de grands égards au moment où nous en avons le plus besoin. Ma fille vient tout juste d'éprouver une cruelle déception à propos d'une visite dont elle attendait beaucoup de plaisir. Si vous confiez cette jeune personne à nos soins, cela sera pour elle la meilleure des consolations. Le prochain village sur votre route est loin, et n'offre pas d'auberge dans laquelle vous pourriez imaginer laisser votre fille ; et vous ne pouvez prolonger son voyage sur une distance considérable sans la mettre en danger. Si, comme vous le dites, vous ne pouvez suspendre votre voyage, vous devez vous séparer d'elle ce soir, et nulle part vous ne pourriez le faire avec de meilleures assurances de soins et de tendresse. »

L'apparence si distinguée, et même imposante, de cette dame, la grâce de ses manières, sans parler de la noblesse de son équipage, inspiraient naturellement le respect dû à une personne de haut rang.

A ce moment, le carrosse avait retrouvé sa position verticale, et les harnachements des chevaux, plutôt dociles, avaient été remis en place.

La dame jeta à sa fille un regard qui me sembla-t-il n'était pas aussi attentionné qu'on aurait pu le croire au début de cette scène, puis elle fit un signe discret à mon père, et s'éloigna de quelques pas avec lui hors de portée de voix, puis elle s'adressa à lui d'une d'une façon raide et sévère, qui n'était pas du tout celle avec laquelle elle s'était exprimée jusqu'ici.

J'étais sidérée que mon père ne semble pas s'apercevoir du changement, et aussi indiciblement curieuse de savoir ce qu'elle pouvait bien lui dire, presque à l'oreille, avec tant de sérieux et de hâte.

Elle poursuivit pendant deux ou trois minutes au plus, puis elle se retourna, et quelques pas l'amènèrent là où sa fille était étendue, soutenue par Madame Perrodon. Elle s'agenouilla à ses côtés un moment et murmura, comme Madame le supposa, une petite bénédiction à son oreille ; puis, après l'avoir hâtivement embrassée, elle remonta dans le carrosse, la porte fut fermée, les valets de pied en livrée majestueuse montèrent à l'arrière, les cavaliers lancèrent leurs chevaux, les postillons firent claquer leurs fouets, les chevaux se lancèrent en avant dans un trot nerveux qui menaçait de devenir un galop, et le carrosse s'ébranla, suivi à la même cadence rapide par les deux cavaliers de l'arrière.

Chapitre III - Nous comparons nos notes

Nous suivîmes des yeux le cortège jusqu'à ce qu'il eût disparu, rapide, dans le bois brumeux ; et jusqu'à ce que le son même des sabots et des roues se fût éteint dans l'air silencieux de la nuit.

Rien ne demeurerait pour nous assurer que cette aventure n'avait pas été une simple illusion fugitive, sauf la jeune dame, qui, juste à cet instant, ouvrit les yeux. Je ne pouvais distinguer ses traits, car son visage n'était pas tourné vers moi, mais elle releva la tête, regardant manifestement tout autour d'elle, et j'entendis une voix très douce demander d'un ton plaintif : "Où est Maman?"

Notre bonne Madame Perrodon lui répondit avec tendresse, et ajouta à sa réponse quelques paroles réconfortantes.

Je l'entendis ensuite demander :

"Où suis-je ? Quel est ce lieu ?" et après, cela, elle dit : "Je ne vois pas l'attelage ; et Matska, où est-elle ?"

Madame répondit à toutes ses questions du mieux qu'elle le pouvait ; et peu à peu la jeune dame se souvint de la mésaventure qui était survenue, et elle fut heureuse d'apprendre qu'aucun passager et aucun cocher de l'attelage n'avait été blessé. Quand elle apprit que sa maman l'avait laissée ici, jusqu'à son retour qui devait avoir lieu dans trois mois environ, elle pleura.

J'allais joindre mes consolations à celles que dispensait Madame Perrodon, quand Mademoiselle De Lafontaine plaça sa main sur mon bras, et dit :

"N'approchez pas, elle ne peut converser pour le moment avec plus d'un interlocuteur, la plus légère excitation pourrait la submerger, en ce moment."

Je pensai : "Dès qu'elle sera confortablement installée dans son lit, je courrai à sa chambre et je la verrai."

Mon père, entre temps, avait envoyé un serviteur, à cheval, pour quérir un médecin qui vivait à environ deux lieues de distance ; et une chambre fut apprêtée pour recevoir la jeune dame.

L'étrangère, alors, se leva, et, s'appuyant au bras de Madame, elle traversa lentement le pont-levis et franchit la grille du château.

Dans le hall, les serviteurs attendaient pour la recevoir, et elle fut conduite aussitôt à sa chambre.

La pièce que nous utilisons en général comme salon est longue, riche de quatre fenêtres qui donnent, par-delà les douves et le pont-levis, sur le paysage forestier que j'ai déjà décrit. Elle est meublée en vieux chêne ouvragé, avec de grandes armoires sculptées, et des chaises rembourrées de velours d'Utrecht cramoisi. Les murs sont recouverts de tapisseries, et décorés de grands cadres dorés, dont les sujets, grandeur nature, en costume d'époque très curieux, sont représentés en train de chasser, de fauconner, ou de festoyer. La solennité du lieu ne l'empêche pas d'être extrêmement confortable; et là, nous prenions notre thé, car avec ses tendances patriotiques, mon père insistait pour que la boisson nationale fît son apparition régulière parmi notre café et notre chocolat.

Nous nous tenions dans cette pièce, cette nuit-là, tandis que, à la lueur des chandelles, nous commentions l'aventure de la soirée.

Madame Perrodon et Mademoiselle De Lafontaine étaient toutes les deux de la partie. La jeune étrangère s'était à peine allongée dans son lit qu'elle avait sombré dans un profond sommeil ; et ces deux dames l'avaient laissée aux bons soins d'une servante.

"Comment trouvez-vous notre invitée ?" demandai-je, dès que Madame entra. "Racontez-moi tout à son sujet."

"Je l'apprécie énormément", répondit Madame, "elle est, je crois, la plus ravissante créature que j'ai jamais vue, elle a à peu près votre âge, et elle est extrêmement agréable et gentille."

"Elle est absolument magnifique", lança Mademoiselle, qui avait jeté un coup d'œil dans la chambre de l'étrangère.

"Et elle a une si jolie voix !" ajouta Madame Perrodon.

"Avez-vous remarqué dans l'attelage, une fois qu'il fut remis d'aplomb, une dame qui n'est pas sortie ?" demanda Mademoiselle, " mais qui s'est contentée de regarder par la vitre ?"

"Non, nous ne l'avons pas vue."

Alors elle décrivit une hideuse femme noire, avec une sorte de turban coloré sur la tête, et qui n'avait cessé de regarder par la fenêtre de l'attelage, hochant la tête et se moquant des dames en ricanant, avec des yeux flamboyants dotés de larges globes oculaires blancs, et les dents serrées comme si elle était furieuse.

"Avez-vous remarqué que les domestiques formaient une bande misérable ?" demanda Madame.

"Oui", dit mon père, qui venait d'entrer, "des garçons bien laids, avec un air de gibier de potence comme j'en ai rarement vu dans ma vie. J'espère qu'ils ne vont pas détrousser cette pauvre dame dans la forêt. Ils sont pourtant diablement efficaces ; ils ont réussi à tout remettre d'aplomb en un instant."

" Sans doute étaient-ils harassés par un trop long voyage", dit Madame.

"En plus d'avoir l'air mauvais, leurs visages étaient étrangement maigres, sombres, et maussades. Je reconnais que je suis trop curieuse, mais je pense que la jeune dame vous dira tout ce qui les concerne demain, si elle s'est suffisamment remise."

"Je ne pense pas qu'elle le fera", dit mon père, avec un sourire mystérieux et un petit hochement de tête, comme s'il en savait plus sur le sujet que ce qu'il voulait bien nous en dire. Cela nous rendit toutes encore plus curieuses quant à ce qui s'était passé entre lui et la dame en velours noir, lors du bref, mais intense entretien qui avait immédiatement précédé le départ de cette dernière.

A peine étions-nous seuls, que je le pressai de m'en parler. Il ne se fit pas beaucoup prier.

"Il n'y a aucune raison particulière pour que je ne vous le dise pas. Elle a exprimé de la réticence à l'idée de nous importuner en nous confiant la responsabilité de sa fille, disant qu'elle était de santé délicate, et nerveuse, mais non pas sujette à quelque crise que ce soit – elle insista là-dessus – ni à aucun délire ; et, en réalité, parfaitement saine d'esprit."

"Comme il est étrange qu'elle vous ait dit tout cela !" m'écriai-je. "Cela n'était pas du tout nécessaire."

"Ceci a été dit à toutes fins utiles", rit mon père, " et comme vous voulez savoir tout ce qui s'est passé, c'est-à-dire pas grand chose, je vous le dis. Ensuite, elle a ajouté : "J'effectue un long voyage d'une importance vitale – elle accentua ce mot – un voyage rapide et secret ; je reviendrai chercher mon enfant dans trois mois ; dans cet intervalle, elle gardera le silence sur notre identité,

sur le lieu dont nous venons, et sur celui où nous nous rendons.” Et voilà tout ce qu’elle a dit. Elle parlait un excellent français. Quand elle a dit le mot “secret”, elle s’est arrêtée pendant quelques secondes, et m’a regardé fixement dans les yeux. Je suppose qu’elle tient beaucoup à cela. Vous avez vu avec quelle rapidité elle a disparu. J’espère que je n’ai pas fait une action stupide, en me chargeant de la responsabilité de cette jeune fille.”

Pour ma part, j’étais aux anges. J’avais hâte de la voir et de lui parler ; je n’attendais que l’autorisation du docteur pour le faire. Vous, qui vivez dans les villes, ne pouvez savoir quel grand événement représente l’introduction d’un nouvel ami, lorsqu’on se trouve dans un environnement aussi solitaire. Le docteur n’arriva pas avant une heure ; mais je ne pouvais pas plus aller me coucher et dormir que je n’aurais pu, sur mes jambes, rattraper l’attelage dans lequel la princesse en velours noir s’en était allée.

Quand le médecin descendit au salon, c’était pour faire un rapport très favorable sur sa patiente. Elle était maintenant assise, son pouls était très régulier, et elle semblait se porter comme un charme. Elle n’avait subi aucune blessure, et son léger choc nerveux n’avait pas eu de conséquences. Cela ne pouvait lui faire de mal que je passe la voir, si nous le désirions toutes deux ; et, avec sa permission, j’envoyai immédiatement quelqu’un lui demander si elle acceptait ma visite, pour quelques minutes, dans sa chambre.

La servante revint immédiatement pour dire que la jeune dame en serait ravie. Vous pouvez me croire quand je vous dis que je ne fus pas longue à profiter de cette permission. Notre visiteuse reposait dans l’une des plus belles chambres du schloss, qui était, peut-être, un peu imposante. Il y avait une tapisserie très sombre sur le mur en face du lit, qui représentait Cléopâtre avec les aspics sur sa poitrine ; et d’autres scènes classiques et solennelles étaient disposées, un peu fanées, sur les autres murs. Mais il y avait assez de gravures d’or, et de couleurs variées et riches dans les autres décorations de la chambre, pour atténuer et même compenser la mélancolie de cette vieille tapisserie.

Il y avait des chandelles à côté du lit. Elle était assise, sa jolie silhouette mince enveloppée de la douce robe de chambre de soie, brodée de fleurs, et doublée de soie épaisse matelassée, que sa mère avait jetée sur ses pieds lorsqu’elle gisait au sol.

Qu’est-ce qui me laissa interdite, comme j’atteignais le chevet du lit et avais juste commencé mon discours de bienvenue, qu’est-ce qui me fit reculer d’un pas ou deux devant elle ? Je vais vous le dire. Je vis l’exact visage qui m’avait visité dans mon enfance, une nuit, visage qui était resté intact dans ma mémoire, et dont j’avais ressassé l’image avec horreur pendant tant d’années, lorsque personne ne savait à quoi je pensais.

Ce visage était joli, et même beau ; et exprimait la même mélancolie que lorsque je l’avais vu pour la première fois. Mais cette mélancolie s’illumina presque instantanément d’un étrange sourire figé de reconnaissance. Il y eut un silence d’une minute entière, puis, à la fin, elle parla ; quant à moi, j’en étais incapable.

“Quel prodige !” s’exclama-t-elle. “Il y a douze ans, j’ai vu votre visage en rêve, et il m’a toujours hanté, depuis.”

“ Un vrai prodige, en effet”, répétais-je, domptant avec difficulté l'horreur qui m'avait un moment rendue muette. “Il y a douze ans, dans une vision ou dans la réalité, je vous ai certainement vue. Je n'ai jamais pu oublier votre visage. Il est resté devant mes yeux depuis lors.”

Son sourire s'était adouci. Quoi que j'aie pu y déceler d'étrange, cela s'était envolé. Son sourire et ses joues à fossettes étaient maintenant délicieusement gracieux et intelligents. Je me sentis rassurée, et continuai mon discours de bienvenue, pour répondre aux exigences de l'hospitalité, et lui dire quel plaisir son arrivée accidentelle nous avait donné à tous, et particulièrement quel bonheur c'était pour moi. Je pris sa main en parlant. J'étais un peu timide, comme le sont les gens solitaires, mais la situation me rendait éloquente, et même audacieuse. Elle pressa ma main, y plaça les siennes, et ses yeux brillèrent tandis que, croisant les miens, elle sourit à nouveau et rougit.

Elle réagit à mon accueil de manière charmante. Je m'assis à ses côtés, toujours perplexe, et elle dit :

“Il faut que je vous raconte cette vision que j'ai eue de vous ; il est vraiment très étrange que vous et moi nous ayons eu, l'une de l'autre, un rêve si vivant, dans lequel vous m'avez vue, et je vous ai vue, telles que nous sommes maintenant, alors que nous étions toutes les deux de simples fillettes. J'avais environ 6 ans, je m'éveillais d'un rêve confus et troublé, et je me retrouvai dans une pièce qui ne ressemblait pas à ma nursery, puisqu'elle était grossièrement lambrissée de bois sombre, avec des placards, des lits, des chaises et des bancs disposés çà et là. Les lits étaient, à ce qu'il me parut, tous vides, et la pièce en elle-même était déserte, en dehors de moi-même. Après avoir regardé partout autour de moi, après avoir admiré particulièrement un chandelier d'acier à deux branches, que je serais à coup sûr capable de reconnaître, je me suis glissée sous l'un des lits pour atteindre la fenêtre; mais comme j'étais sous le lit, j'entendis quelqu'un pleurer; et, toujours agenouillée, je regardai en haut et je vous vis – c'était vous, sans doute possible – telle que je vous vois à présent; une belle jeune dame, avec des cheveux dorés et de grands yeux bleus, et des lèvres - vos lèvres - vous, telle que vous êtes. Je fus conquise par votre apparence ; j'escaladai le lit et mis mes bras autour de vous, et je crois que nous nous endormîmes toutes deux. Je fus réveillée par un cri; vous étiez sur votre séant, en train de hurler. J'en fus effrayée, et je me laissai glisser à terre, où je perdis, à ce qu'il me semble, conscience pendant un moment ; et quand je revins à moi, j'étais à nouveau dans ma propre nursery, à la maison. Votre visage, je ne l'ai jamais oublié depuis. Je ne puis être induite en erreur par une simple ressemblance. Vous êtes la dame que j'ai vue alors.”

C'était maintenant à mon tour de relater ma vision du même événement, et je le fis, ce qui déclencha, chez ma nouvelle connaissance, un étonnement qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

“Je ne sais qui devrait être la plus effrayée, de nous deux”, dit-elle, souriant à nouveau - “si vous étiez moins jolie, j'aurais très peur de vous, mais telle que vous êtes, j'ai seulement la sensation que j'ai fait votre connaissance il y a douze ans, et que j'ai déjà des droits à votre intimité ; de toutes façons il semble bien que nous soyons destinées, depuis notre plus tendre enfance, à devenir amies. Je me demande si vous vous sentez aussi étrangement attirée par moi que je le suis par vous ; je n'ai jamais eu d'amie - en trouverai-je une maintenant ?”

Elle soupira, et ses beaux yeux sombres me regardèrent avec ardeur. Je dois à la vérité de dire que je ressentais, envers la belle étrangère, quelque chose d'inexplicable. Je me sentais, comme elle disait "attirée par elle", mais il y avait aussi quelque chose de l'ordre de la répulsion. Dans ce sentiment ambigu, toutefois, c'était l'attraction qui prévalait de beaucoup. Elle m'intéressait et m'avait conquise ; elle était si belle et si ineffablement captivante.

Je constatai alors qu'une sorte de langueur et d'épuisement semblait s'emparer d'elle, et je me hâtai de lui souhaiter une bonne nuit.

"Le docteur pense", ajoutai-je, "que vous devriez avoir une bonne pour vous veiller cette nuit ; l'une des nôtres s'y prépare, et vous trouverez en elle une créature aussi calme qu'utile."

"Comme c'est gentil à vous, mais je ne pourrais pas dormir, je n'ai jamais supporté d'avoir quelqu'un dans ma chambre. Je n'aurai besoin d'aucune assistance – et, s'il faut que je vous confesse une petite faiblesse, je suis hantée par la terreur des voleurs. Notre maison fut cambriolée une fois, et deux serviteurs furent tués, alors, je verrouille toujours ma porte. C'est devenu une habitude – et vous avez l'air si bonne que je sais que vous me pardonnerez. Je vois qu'il y a une clé dans la serrure."

Elle me tint serrée dans ses jolis bras pendant un moment et soupira à mon oreille : "Bonne nuit, ma chérie, c'est très difficile de me séparer de vous, mais bonne nuit ; demain, mais pas trop tôt, je vous reverrai."

Elle se laissa retomber sur l'oreiller avec un soupir, et ses beaux yeux me suivirent avec un regard de bonté mélancolique, et elle murmura encore : "Bonne nuit, chère amie".

Les jeunes gens accordent leur amitié, et même leur amour, sur de simples impulsions. J'étais flattée par l'affection évidente, bien qu'encore imméritée, qu'elle me témoignait. J'aimais la confiance avec laquelle elle m'avait tout de suite reçue. Elle était déterminée à ce que nous devenions des amies très proches.

Le lendemain, nous nous revîmes. J'étais enchantée de ma compagne ; à beaucoup d'égards. Son apparence ne perdait rien à la lumière du jour – elle était certainement la plus belle créature que j'eusse jamais vue, et le souvenir désagréable du visage entrevu dans mon rêve d'enfant avait perdu l'effet de sa première évocation.

Elle avoua qu'elle avait éprouvé un choc tout pareil au mien, lorsqu'elle m'avait vue, et exactement le même genre de vague antipathie qui s'était mêlée à mon admiration pour elle. Mais nous nous amusions, à présent, de ces terreurs momentanées.

Chapitre IV. Ses habitudes – une promenade

Je vous ai dit que pour moi, presque tout en elle était charmant.

Certaines choses pourtant ne me plaisaient guère.

Elle était plus grande que la moyenne des femmes. Il est temps maintenant que je fasse sa description. Elle était élancée, et merveilleusement gracieuse. Mis à part le fait que ses mouvements étaient languissants - très languissants, vraiment – rien dans son apparence n'indiquait une invalide. Elle avait le teint riche et éclatant, ses traits étaient délicats et magnifiquement dessinés, ses yeux étaient grands, noirs et brillants ; sa chevelure était tout à fait extraordinaire, jamais je ne vis des cheveux aussi merveilleusement fournis et longs lorsqu'elle les laissait retomber sur ses épaules ; souvent je plaçais mes mains en-dessous, et je riaais d'étonnement en constatant leur poids. Ils étaient exquisement fins et doux, d'un brun très sombre, avec quelque chose de doré. J'aimais à les laisser retomber sous leur propre poids, tandis que dans sa chambre elle était étendue dans son fauteuil, parlant de sa voix douce et basse ; je m'amusais à les plier, à les tresser, à les étaler. Dieu ! Si j'avais su !

J'ai dit que certaines particularités en elle ne me plaisaient pas. Je vous ai dit que j'avais été séduite par la confiance qu'elle avait placée en moi dès notre première rencontre, mais je découvris qu'elle observait à propos d'elle-même, de sa mère, de son histoire, en fait de tout ce qui était lié à sa vie, à ses plans, à sa famille, une réserve toujours vigilante. Sans doute étais-je déraisonnable, peut-être étais-je dans l'erreur, et j'aurais dû respecter les injonctions solennelles données à mon père par la majestueuse dame en velours noir. Mais la curiosité est une passion insatiable et sans scrupules, qu'aucune jeune fille ne peut supporter patiemment de voir mise en échec par une autre jeune fille. Quel mal cela pouvait-il faire à qui que ce soit de me dire ce que je désirais si ardemment savoir ? N'avait-elle aucune confiance dans mon bon sens et mon honneur ? Pourquoi ne pas me croire lorsque je l'assurais solennellement que je ne divulguerais pas à une seule âme mortelle la moindre syllabe qu'elle me confierait. Il y avait une froideur, me semblait-il, derrière ses yeux, dans son refus persistant, mélancolique et souriant de m'accorder le moindre rayon de lumière. Je ne peux pas dire que nous nous querellions sur ce point, car elle ne se querellait jamais sur quoi que ce soit. Bien sûr, c'était très mal de ma part de la presser ainsi, très mal élevé, mais je ne pouvais réellement pas m'en empêcher ; et j'aurais tout aussi bien pu ne pas m'en préoccuper.

Ce qu'elle me dit se résumait, même avec beaucoup d'optimisme, à - rien du tout.

Tout pouvait se résumer en trois très vagues révélations :

Premièrement - son nom était Carmilla.

Deuxièmement - elle était d'une famille très ancienne et très noble.

Troisièmement - sa demeure se trouvait quelque part dans l'ouest.

Elle ne me dit pas le nom de sa famille, ni ne m'informa des titres de noblesse de celle-ci, du nom de leur domaine, ni même du pays où elle vivait.

Ne vous imaginez pas que je la fatiguais sans cesse par mes questions sur ce sujet. J'attendais les opportunités, et je procédais plus par insinuations que par des questions pressantes. Une ou deux fois c'est vrai, je l'attaquai plus frontalement. Mais quelle que soit ma tactique, elle aboutissait

infailliblement à un cuisant échec. Les reproches comme les caresses étaient prodigués en pure perte. Mais je dois ajouter qu'elle éludait mes questions avec une mélancolie et une dérision si charmantes, avec des protestations de son amitié pour moi si nombreuses, et même si passionnées, et une telle confiance en mon honneur, et avec tant de promesses que je saurais tout un jour, qu'au fond de mon cœur, je ne pus longtemps continuer à me sentir offensée.

Elle m'entourait le cou de ses jolis bras, m'attirait à elle, puis, posant sa joue contre la mienne, murmurait, les lèvres tout près de mon oreille : "Ma très chère, votre petit cœur est blessé, ne me croyez pas cruelle parce que j'obéis aux lois impérieuses de mes forces et de mes faiblesses ; si votre cher cœur est blessé, mon cœur sauvage saigne avec lui. Dans l'extase de ma prodigieuse dépendance, je vis à travers votre vie ardente, et vous mourrez – vous mourrez doucement – dans la mienne. Je ne puis m'en empêcher ; tout comme je m'approche de vous, vous, à votre tour, vous approcherez d'autres, et vous connaîtrez l'extase de cette cruauté, qui pourtant est aussi de l'amour ; alors, pour le moment, ne cherchez pas à en savoir plus sur moi et les miens, mais faites-moi confiance, de toute la force de votre amour."

Et, après cette déclamation, elle me pressait plus tendrement encore de son étreinte fébrile, tout en couvrant ma joue de doux baisers.

Son agitation et ses paroles étaient pour moi incompréhensibles.

De ces folles embrassades, qui ne se produisaient pas si fréquemment, je dois le reconnaître, je désirais me dégager, mais l'énergie semblait me manquer. Les mots qu'elle murmurait étaient comme une berceuse à mon oreille, et apaisaient ma résistance jusqu'à une sorte de transe, dont je ne semblais pouvoir sortir que lorsqu'elle retirait ses bras.

Lorsqu'elle était de cette humeur mystérieuse, je ne l'aimais pas. Je ressentais une étrange excitation tourmentée, qui était parfois agréable, mêlée à une vague sensation de peur et de dégoût. Je n'avais aucune pensée distincte à son sujet pendant ces scènes, mais j'étais consciente d'un amour qui se muait en adoration, et aussi en répulsion. Je sais que c'est paradoxal, mais je ne puis trouver d'autre façon d'exprimer ce sentiment.

J'écris maintenant, après un intervalle de plus de dix ans, d'une main tremblante, tandis que je me remémore avec confusion et horreur certains événements et situations de ces épreuves que je traversais alors inconsciemment, et pourtant, avec des souvenirs vifs et très précis du déroulement général de mon histoire.

Mais je soupçonne que dans toute vie, il y a certaines scènes d'émotion, celles lors desquelles nos passions ont été éveillées de la façon la plus folle et le plus terrible, qui sont (aussi) celles dont les souvenirs sont les plus vagues et les plus confus.

Parfois, après une heure d'apathie, ma belle et étrange compagne prenait ma main, et l'étreignait passionnément, encore et encore, elle rougissait légèrement, posait sur mon visage ses yeux languissants et brûlants, respirant si rapidement que sa robe se soulevait au rythme de son souffle agité. C'était comme l'ardeur d'un amoureux, cela m'embarrassait ; c'était détestable, et pourtant plus fort que moi ; et, le regard triomphant, elle me tirait à elle, et ses lèvres chaudes couvraient ma joue de baisers, et elle murmurait, presque en sanglotant, « Vous êtes mienne, vous serez mienne, vous et moi sommes une à jamais. ». Puis elle se rejetait dans son fauteuil, se couvrant les yeux de ses petites mains, et me laissant tremblante.

« Sommes-nous parentes ? » lui demandais-je ; « que pouvez-vous vouloir dire par tout ceci ? Peut-être vous rappelé-je quelqu'un que vous aimiez jadis, mais vous ne devez pas, je déteste cela ; je ne vous connais pas – je ne me connais pas moi-même quand vous me regardez et me parlez ainsi. »

Elle soupirait face à ma véhémence, puis se tournait et laissait retomber ma main. Concernant ces manifestations vraiment très extraordinaires, je m'efforçais en vain d'élaborer une théorie satisfaisante – je ne pouvais voir là une affectation ou une ruse. C'était à chaque fois l'explosion soudaine d'émotions et d'instincts réprimés. Était-elle, en dépit des dénégations formelles de sa mère, sujette à de brefs accès de folie ? Ou n'y avait-il là que S'agissait-il d'un déguisement, emprunté par ruse par un jeune homme amoureux pour m'approcher ? J'avais lu des histoires de ce genre dans de vieux livres. Un juvénile soupirant parvenait, grâce à l'ingéniosité d'une complice plus âgée, à se faire admettre dans la maison d'une jeune fille, afin de la poursuivre de ses assiduités, sous le couvert d'un déguisement féminin. Mais il y avait de nombreuses objections à une telle hypothèse, même si elle flattait hautement ma vanité, en effet, je n'avais droit à aucune de ces petites attentions que la galanterie masculine se plaît à offrir. Entre ces moments de passion, il y avait de longs intervalles pleins de banalité, de gaieté, ou de sombre mélancolie, durant lesquels, même si je détectais dans ses yeux qui me suivaient une tristesse fiévreuse, j'aurais pu n'être absolument rien pour elle. A part dans ces brèves périodes de mystérieuse excitation, ses manières étaient féminines, et toujours il y avait en elle une langueur, quasiment incompatible avec un système nerveux masculin en bonne santé.

Par certains aspects, ses habitudes étaient curieuses. Peut-être pas aussi singulières aux yeux d'une dame de la ville comme vous qu'à une personne de la campagne. Elle descendait très tard, souvent pas avant une heure. Elle prenait alors une tasse de chocolat, mais ne mangeait rien, puis nous sortions faire une petite marche, qui n'était guère qu'une flânerie, et elle semblait presque immédiatement épuisée, et soit rentrait au schoss, soit s'asseyait sur l'un des bancs qui étaient installés çà et là parmi les arbres. C'était une langueur corporelle, à laquelle son esprit ne s'abandonnait pas. Elle restait toujours infatigablement bavarde, et très intelligente.

Parfois, elle faisait allusion pendant un moment à son propre foyer, ou mentionnait une aventure, ou une situation, ou une ancienne connaissance, qui à chaque fois indiquait des gens aux manières étranges, et des coutumes dont nous ne savions rien. Je déduisais de ces quelques indications que son pays natal était bien plus éloigné que je ne l'avais d'abord imaginé.

Alors que nous étions assises ainsi sous un arbre un après-midi, un cortège funèbre passa devant nous. C'était celui d'une jolie jeune fille, que j'avais souvent vue, la fille d'un des forestiers. Le pauvre homme marchait derrière le cercueil de son enfant chérie ; elle était son unique enfant, et il semblait avoir le cœur complètement brisé.

Derrière, suivaient des paysans, deux par deux, chantant un hymne funéraire.

Je me levai pour montrer mon respect tandis qu'ils passaient, et me joignis à leur chant très doux.

Ma compagne me secoua un peu vivement, et je me retournai, surprise.

Elle dit brusquement : « Ne sentez-vous à quel point cela est discordant ? »

« Je trouve que c'est très beau, au contraire » répondis-je, blessée de cette interruption, et très mal à l'aise à l'idée que les personnes de la procession puissent nous observer et s'offusquer de ce qui arrivait.

Ainsi, je me remis à chanter immédiatement, et fus à nouveau interrompue. « Vous me percez les oreilles » dit Carmilla, presque avec colère, et se bouchant les oreilles de ses petits doigts. « Par ailleurs, comment pouvez-vous dire que votre religion et la mienne sont les mêmes ; vos coutumes me blessent, et je déteste les funérailles. Quel tapage ! Eh bien, on doit mourir - tout le monde doit mourir - et on est tous beaucoup plus heureux quand cela arrive. Rentrons. »

« Mon père est allé à l'église avec le pasteur. Je pensais que vous saviez qu'elle devait être mise en terre aujourd'hui. »

« Elle ? Je ne me trouble pas l'esprit à propos des paysans. Je ne sais pas qui elle est » répondit Carmilla, ses beaux yeux lançant un éclair.

« C'est la pauvre fille qui s'imaginait avoir vu un fantôme il y a deux semaines, et qui se mourait depuis. Elle a expiré hier. »

« Ne me parlez pas de fantômes, ou je ne dormirai pas cette nuit. »

« J'espère qu'il n'y a pas d'épidémie ou de fièvre qui arrive, tout cela y ressemble beaucoup » continuai-je. « La jeune femme du porcher est morte il n'y a qu'une semaine, et elle pensait que quelque chose lui avait serré la gorge, et l'avait presque étranglée tandis qu'elle était étendue sur son lit. Papa dit que de telles idées horribles accompagnent certaines formes de fièvre. Elle allait très bien la veille encore. Mais ensuite elle a sombré, et est morte en une semaine. »

« Bon, ses funérailles sont terminées, j'espère, et son hymne a été chanté, et nos oreilles ne seront plus torturées par ces sons discordants et ce charabia. Cela m'a rendue nerveuse. Asseyez-vous là, près de moi, asseyez-vous tout près ; prenez ma main, pressez-la fort, fort, plus fort. »

Nous nous étions dirigées vers un banc un peu plus loin.

Elle s'assit. Son visage subit un changement qui m' alarma et même me terrifia un moment. Il s'assombrit, et devint horriblement livide ; ses dents et ses mains étaient crispées, elle fronçait les sourcils et serrait les lèvres, tandis qu'elle regardait fixement le sol à ses pieds, et que tout son corps était pris d'un tremblement continu aussi irrépressible que celui qui accompagne une fièvre. Toute son énergie semblait être mobilisée contre cet accès, qu'elle combattait à perdre haleine ; et enfin, elle émit un faible cri de souffrance convulsif, et cette hystérie reflua graduellement. « Voilà ! Voilà ce qui arrive quand on fatigue les gens avec ces hymnes ! » dit-elle enfin. « Serrez-moi, serrez-moi encore, cela est en train de passer. »

Et en effet, cela passa petit à petit, et, peut-être pour dissiper la sombre impression qu'avait fait sur moi ce spectacle, elle se montra inhabituellement animée et bavarde, et ainsi, nous rentrâmes.

C'était la première fois que je la vis montrer des symptômes clairs de cette santé délicate dont avait parlé sa mère. C'était la première fois aussi, que je la vis de mauvaise humeur.

Mais tout passa comme un nuage d'été, et plus jamais par la suite, sauf une fois, je ne fus témoin d'un signe de colère de sa part. Voici comment cela arriva.

Elle et moi regardions par l'une des longues fenêtres du salon, lorsqu'un voyageur que je connaissais très bien entra dans la cour en franchissant le pont-levis. Il venait généralement au schloss deux fois par an.

C'était un bossu, avec ce visage découpé au couteau qui accompagne généralement la difformité. Il arborait une barbe noire pointue, et son sourire d'une oreille à l'autre découvrait des crocs blancs. Il était vêtu de peaux de chamois, noires et écarlates, et portait plus de sangles ou de ceintures que je n'en pouvais compter, auxquelles étaient suspendues toutes sortes de choses. Derrière, il portait une lanterne magique, et deux boîtes, que je connaissais bien : dans l'une se trouvait une salamandre, et dans l'autre une mandragore. Ces monstres faisaient toujours rire mon père. Ils étaient faits de l'assemblage de morceaux de singes, de perroquets, d'écureuils, de poissons et de hérissons, séchés et fixés ensemble avec beaucoup de soin, et produisant un effet saisissant. A sa ceinture étaient attachés aussi un violon, une boîte d'accessoires de magicien, une paire de fleurets avec des masques, et quelques autres boîtes mystérieuses qui bringuebalaient autour de lui, et il tenait à la main un bâton noir à bout cuivré. Son compagnon, un chien bâtard efflanqué, lui collait aux talons, mais il s'arrêta net au pont-levis, suspicieux, et commença peu après à gémir lugubrement.

Dans le même temps, le colporteur, se tenant au milieu de la cour, leva son chapeau grotesque, et nous fit une révérence très cérémonieuse, récitant ses compliments avec volubilité dans un Français exécration, ou un Allemand (qui n'était) guère meilleur.

Puis, se saisissant de son violon, il commença à en tirer un air plein de vie, qu'il accompagnait d'un joyeux chant discordant, dansant en prenant des airs ridicules, qui me firent rire, en dépit des hurlements du chien.

Puis il s'avança jusqu'à la fenêtre, avec force sourires et salutations, le chapeau dans la main gauche, le violon sous le bras, et, avec une volubilité telle qu'il semblait ne jamais reprendre son souffle, il nous gratifia d'une longue liste de ses talents, des arts divers qu'il mettait à notre service, des curiosités et des amusements qu'il était en son pouvoir, si nous le souhaitions, de nous proposer.

"Vos seigneuries aimeraient-elles à acheter une amulette contre l'oupire, qui, comme le loup, hante, m'a-t-on dit, ces forêts", dit-il laissant tomber son chapeau sur le pavé. "On en meurt un peu partout, et voici un charme qui ne manque jamais ; une fois que vous l'aurez attaché à l'oreiller, vous pourrez lui rire au visage."

Le charme consistait en un morceau de vélin oblong, couvert de signes et de dessins cabalistiques.

Carmilla en acheta un immédiatement, et je fis de même.

Il levait les yeux vers nous, et nous le regardions en souriant, amusées, en tout cas pour ma part. Son œil noir et perçant, tandis qu'il observait nos visages, sembla détecter quelque chose qui fixa pour un moment son attention.

En un instant, il déroula une mallette de cuir, pleine de toutes sortes de curieux petits instruments d'acier.

"Regardez, ma Dame", dit-il en les montrant, s'adressant à moi. "J'exerce, en même temps que d'autres choses moins utiles, le métier de dentiste. La peste emporte ce chien !" s'interrompit-il. "Silence, sale bête ! Il hurle tant que votre Seigneurie peut à peine entendre un mot. Votre noble amie, la jeune dame à votre droite, a les dents des plus aigües – longues, fines, pointues, comme une chouette, comme des aiguilles, ha, ha ! Avec ma vue perçante, en levant le regard, je l'ai vu

distinctement ; alors s'il se trouve que cela blesse la jeune Dame, et je crois que c'est le cas, me voici, voici ma lime, mon poinçon, mes pinces, je les rendrai rondes et lisses, s'il plaît à vos Seigneuries, plus du tout les dents d'un poisson, mais celles de la belle jeune Dame qu'elle est. Hein ? Cela déplaît à la jeune Dame ? Ai-je été trop audacieux ? L'ai-je offensée ?

La jeune Dame, en effet, semblait très fâchée lorsqu'elle quitta la fenêtre.

“Comment ce colporteur ose-t-il nous insulter ainsi ? Où est votre père ? Je devrais lui demander de le corriger. Mon père l'aurait fait attacher à la pompe, et l'aurait fait fouetter, et marquer au fer rouge jusqu'à l'os !”

Elle se recula de la fenêtre d'un ou deux pas, et s'assit, mais à peine avait-elle cessé de voir le coupable que sa colère s'évanouit aussi vite qu'elle était apparue, et elle reprit progressivement son ton habituel, semblant oublier le petit bossu et ses excentricités.

Mon père était déprimé ce soir-là. En arrivant, il nous dit qu'il y avait eu un autre cas très similaire aux deux décès qui étaient déjà survenus récemment. La sœur d'un jeune paysan de son domaine, à seulement un mile de là, était très malade, elle avait été, selon sa description, attaquée presque de la même façon, et maintenant elle déclinait lentement mais sûrement.

“Tout ceci” dit mon père, “est strictement dû à des causes naturelles. Ces pauvres gens s'infectent mutuellement avec leurs superstitions, et répètent ainsi en imagination les images de terreur qui ont affecté leurs voisins.”

“Mais cette circonstance même est terrifiante” dit Carmilla.

“Comment cela ?” demanda mon père.

“J'ai tellement peur même de m'imaginer ces choses ; je crois que ce serait aussi terrible que de les vivre réellement.”

“Nous sommes entre les mains de Dieu : rien ne peut arriver sans sa permission, et tout finira bien pour ceux qui l'aiment. Il est notre fidèle Créateur ; Il nous a tous faits, et prendra soin de nous.”

“Créateur ! Nature !” dit le jeune Dame en réponse à mon tendre père. “Et cette épidémie qui touche le pays est naturelle. La Nature. Toutes choses procèdent de la Nature, n'est-ce pas ? Toutes choses dans le ciel, sur terre, et sous terre, ne sont-elles pas des instruments de la Nature ? Je le crois.”

“Le docteur a dit qu'il viendrait aujourd'hui” dit mon père après un moment de silence. “Je veux savoir ce qu'il en pense, et ce qu'il croit que nous devrions faire”.

“Les docteurs ne m'ont jamais fait le moindre bien” dit Carmilla.

“Alors, vous avez été malade ?” demandai-je.

“Plus malade que vous ne l'avez jamais été” répondit-elle.

“Il y a longtemps ?”

“Oui, il y a longtemps. J'ai souffert de cette même maladie ; mais j'ai tout oublié, à part ma douleur et ma souffrance, et elles n'étaient pas pires que celles qu'on rencontre avec d'autres maladies.”

“Vous étiez très jeune ?”

“Allons, n'en parlons plus. Vous ne voudriez pas peiner une amie ?”

Elle me lança un regard langoureux, passa le bras autour de ma taille avec amour, et me conduisit hors de la pièce. Mon père était occupé avec des papiers près de la fenêtre.

“Pourquoi votre père essaie-t-il de nous effrayer ?” dit la jolie fille avec un soupir et un petit frisson.

“Il n’essaie pas de nous effrayer, chère Carmilla. Rien n’est plus éloigné de ses intentions.”

“Avez-vous peur, ma chère ?”

“J’aurais peur si je m’imaginais qu’il y a un réel danger que je sois attaquée comme on a attaqué ces pauvres gens.”

“Avez-vous peur de mourir ?”

“Oui, tout le monde en a peur.”

“Mais mourir comme meurent les amants – mourir ensemble, afin de pouvoir vivre ensemble.”

“Les filles sont des chenilles lorsqu’elles vivent dans le monde, pour finalement devenir papillons une fois l’été venu ; mais entre-temps elles sont des vers et des larves, ne voyez-vous pas – chacune avec ses inclinations, particulières, ses besoins et sa constitution. C’est ce que dit Monsieur Buffon, dans le grand livre qui est dans la pièce voisine.”

Plus tard dans la journée, le docteur arriva, et s’enferma un certain temps avec papa.

C’était un homme habile, de plus de soixante ans. Ses cheveux étaient poudrés, et son visage était rasé, aussi lisse qu’une citrouille. Lui et papa sortirent ensemble de la pièce, et j’entendis papa rire, et dire tandis qu’ils sortaient : “Eh bien, cela m’étonne d’un homme avisé comme vous. Que dites-vous des hippogriffes et des dragons ?”

Le docteur souriait, et il répondit, hochant la tête : “Quoi qu’il en soit, la mort et la vie sont des états mystérieux, et nous savons peu de choses des caractéristiques de l’une ou l’autre.”

Et ainsi ils s’éloignèrent, et je n’en entendis pas plus. Je ne savais pas alors à quoi le docteur faisait allusion, mais je le devine maintenant.

Chapitre V. Une ressemblance prodigieuse

Ce soir-là, le fils du restaurateur de tableaux, jeune homme sérieux et sombre, arriva de Gratz sur une charrette à cheval chargée de deux grandes caisses, chacune remplie de nombreux tableaux. C'était un voyage de dix lieues, et lorsqu'un messenger venant de notre petite capitale de Gratz arrivait au Schloss, nous avions pour habitude de l'entourer en foule dans le hall, pour entendre les nouvelles. Cette arrivée fit sensation dans notre demeure isolée. Les caisses demeurèrent dans le hall, et les domestiques s'occupèrent du messenger jusqu'à ce qu'il eut avalé son souper. Alors, avec des assistants, et armé d'un marteau, d'un burin et d'un tournevis, il nous retrouva dans le hall, où il nous avait demandé d'assister au déballage des caisses.

Carmilla se tenait là, avec un air languide, tandis que l'un après l'autre les vieux tableaux qui avaient subi le processus de restauration, presque tous des portraits, étaient portés à la lumière. Ma mère était d'une vieille famille hongroise, et beaucoup de ces tableaux, qui étaient destinés à retourner à leur place, nous venaient d'elle.

Mon père tenait une liste en main, dont il faisait lecture, tandis que l'artisan farfouillait pour retrouver les numéros correspondants. Je ne crois pas que les tableaux fussent spécialement bons, mais ils étaient, indubitablement, très anciens, et certains d'entre eux étaient aussi très curieux. Ils avaient, pour la plupart, le mérite d'être nouveaux pour moi ; car la fumée et la poussière du temps les avaient entièrement recouverts.

"Il y a un tableau que je n'ai pas vu, encore", dit mon père, "Dans un coin, en haut du tableau, se trouve, si je l'ai déchiffré correctement, le nom "Marcia Karnstein", et la date est 1698 ; et je suis curieux de voir comment il est ressorti."

Je m'en souvenais ; c'était un petit tableau, d'environ un pied et demi de haut, et presque carré, sans cadre ; mais il était si assombri par l'âge que je n'avais jamais pu discerner quoi que ce soit dessus.

L'artisan, alors, le sortit, avec une évidente fierté. Il était très beau ; il était saisissant ; il semblait vivant. Et c'était l'effigie de Carmilla !

"Carmilla, ma chère, voilà un véritable miracle. Vous vous trouvez là, vivante, souriante, prête à parler, sur ce tableau. N'est-ce pas magnifique, Papa ? Et regardez, il y a même le petit grain de beauté sur sa gorge."

Mon père rit et dit : "Certainement, voilà une ressemblance prodigieuse", mais il détourna les yeux, et, à ma grande surprise, me parut assez peu frappé par cette coïncidence, et continua à parler avec le restaurateur, qui exerçait son métier comme une sorte d'art, et parlait avec intelligence des portraits et des autres œuvres que son art avait rendus à leur couleur et à leur lumière (d'origine), alors que moi, plus je regardais le tableau, plus je me perdais dans le mystère qu'il suscitait.

"Me laisserez-vous suspendre ce tableau dans ma chambre, Papa ?" demandai-je.

"Certainement, ma chérie", dit-il en souriant. "Je suis très heureux qu'il te plaise autant, grâce à cette ressemblance que tu lui trouves. Si tu ne te trompes pas, il doit être encore plus joli que ce que je pensais."

La jeune dame ne fit pas cas de ce charmant discours, qu'elle ne parut pas même entendre. Elle était adossée au fond de son fauteuil, ses beaux yeux, sous ses longs cils, me contemplant, et elle souriait avec une sorte de ravissement.

“Et vous pouvez maintenant lire plus complètement le nom qui est écrit au coin. Ce n'est pas Marcia ; on dirait qu'il a été écrit avec de l'or. Le nom est Mircalla, Comtesse Karnstein, et il y a là une petite couronne au-dessus et en dessous de AD 1698. Je descends des Karnstein, du moins, Maman en était une.”

“Ah!” dit la demoiselle, languissamment, “moi aussi, je crois, de très loin, d'une lignée très ancienne. Y a-t-il encore des Karnstein vivants, aujourd'hui ?”

“Aucun qui porte ce nom, je crois. La famille a été ruinée, il me semble, durant des guerres civiles, il y a très longtemps, mais les ruines du château ne sont qu'à trois miles d'ici.”

“Comme c'est intéressant”, dit-elle avec (la même) langueur. “Mais regardez donc ce beau clair de lune !”

Elle regarda à travers la porte du hall, qui était entrouverte. “ Pourquoi ne pas faire une petite promenade dans la cour, pour regarder en bas vers la route et la rivière ?”

“C'est exactement comme le soir où vous êtes arrivée chez nous”, dis-je.

Elle soupira, et sourit. Puis elle se leva, et, enlacées par la taille, nous sortîmes sur le pavé. En silence, nous franchîmes le pont-levis, devant lequel s'ouvrait le beau paysage.

“Ainsi, vous songiez à la nuit où je suis arrivée ?” dit-elle, presque dans un murmure. “Etes-vous heureuse que je sois venue ?”

“J'en suis enchantée, chère Carmilla”, répondis-je.

“Et vous avez demandé à accrocher le tableau, dont vous trouvez qu'il me ressemble, dans votre chambre”, murmura-t-elle dans un soupir, comme elle serrait ma taille de plus près, sa jolie tête posée contre mon épaule. “Comme vous êtes romantique, Carmilla”, dis-je. “ Quand vous me conterez votre histoire, elle sera construite, en grande partie, comme un grand roman d'amour.”

Elle m'embrassa en silence.

“Je suis sûre, Carmilla, que vous avez été amoureuse ; que vous avez, en ce moment même, une affaire de cœur en cours.”

“Je n'ai jamais été amoureuse de qui que ce soit, et je ne le serai jamais”, murmura-t-elle, “à moins que ce ne soit de vous.”

Comme elle semblait belle dans le clair de lune !

Le regard avec lequel elle enfouit prestement son visage dans mon cou et mes cheveux était timide et étrange, et il s'accompagnait de soupirs tumultueux, qui ressemblaient presque à des sanglots, et elle pressa dans la mienne une main qui tremblait.

Sa douce joue brillait contre la mienne. “Ma chérie, ma chérie”, murmurait-elle. “Je vis en vous, et vous pourriez mourir pour moi, je vous aime tant.”

Je m'écartai en sursaut.

Elle me regardait avec des yeux dont toute flamme, toute volonté s'étaient retirées, et son visage était blême et apathique.

“Y a-t-il une fraîcheur dans l'air, ma chère ?” dit-elle d'un ton somnolent. “Je tremble presque ; est-ce que j'ai rêvé ? Rentrons. Venez, venez, rentrons.”

“Vous avez l’air malade, Carmilla, (ou à tout le moins) un peu faible. Vous avez absolument besoin de prendre un peu de vin”, dis-je.

“Oui. Je vais en prendre. Je me sens mieux déjà. J’irai tout à fait bien dans quelques minutes. Oui, donnez-moi un peu de vin”, répondit Carmilla, comme nous approchions de la porte. “Mais regardons encore un peu ; c’est peut-être la dernière fois que je vois le clair de lune avec vous.”

“Comment vous sentez-vous, maintenant, chère Carmilla ? Etes-vous réellement mieux ?” demandai-je. Je commençais à m’alarmer, craignant qu’elle n’eût été frappée par l’étrange épidémie qui, disait-on, sévissait dans le pays autour de nous.

“Papa serait contrarié au-delà de toutes mesure”, ajoutai-je, “s’il pensait que vous avez été ne serait-ce qu’un tout petit peu malade, sans que nous l’en ayons informé. Nous avons un docteur très compétent à portée de main, le médecin qui était avec Papa aujourd’hui.”

“Je suis sûre qu’il est très compétent. Je sais comme vous êtes tous gentils, mais, ma chère enfant, je vais tout à fait bien maintenant. Tout va bien chez moi, à part cette petite faiblesse. Les gens disent que je suis languide ; je suis incapable de faire de l’exercice ; je ne peux pas marcher beaucoup plus loin qu’un enfant de trois ans : et de loin en loin, le peu de vigueur que j’ai baisse encore, et je suis alors dans l’état où vous m’avez vue. Mais, tout compte fait, je me remets très facilement. Un instant après, je suis à nouveau moi-même. Regardez comme j’ai récupéré.”

Et, en effet, c’était le cas, et nous parlâmes beaucoup, et elle montra beaucoup d’animation ; et le reste de la soirée se passa sans aucune recrudescence de ce que j’appelais ses “élans d’amour”. Je veux parler de ses paroles et de ses regards fous, qui m’embarrassaient et même, m’effrayaient.

Mais il arriva cette nuit-là un événement qui fit prendre à mes pensées un tour entièrement nouveau, et qui apporta même à la nature languide de Carmilla un regain d’énergie momentanée.

Chapitre VI. Un très étrange supplice

Lorsque nous entrâmes dans le salon, et fûmes installées devant notre café et notre chocolat, Carmilla semblait tout à fait redevenue elle-même, bien qu'elle ne voulût rien prendre. Madame, ainsi que Mademoiselle De Lafontaine, se joignirent à nous pour une petite partie de cartes, au cours de laquelle Papa fit son apparition, pour ce qu'il appelait sa "petite tasse de thé".

Lorsque le jeu fut terminé, il s'assit sur le sofa près de Carmilla, et lui demanda, avec quelque anxiété, si elle avait eu des nouvelles de sa mère depuis son arrivée.

Elle répondit : "Non".

Il lui demanda alors si elle savait à quel endroit une lettre aurait des chances de pouvoir atteindre maintenant sa mère.

"Je ne puis vous dire" répondit-elle de façon ambiguë, "mais je pense à vous quitter ; vous avez déjà été trop hospitalier et trop aimable avec moi. Je vous ai causé une infinité de troubles, et j'aimerais prendre une voiture demain, et me lancer à sa poursuite ; je sais où la trouver au final, même si je n'ose vous le dire."

"Mais vous ne devez pas même envisager une telle chose" s'exclama mon père, à mon grand soulagement. "Nous ne pouvons nous permettre de vous perdre, et je ne consentirai pas à votre départ s'il ne se fait pas sous la garde de votre mère, qui a été assez bonne pour vous confier à nous jusqu'à son retour. Je serais heureux d'apprendre que vous avez eu de ses nouvelles, mais ce soir, les rapports sur les progrès de la mystérieuse maladie qui a envahi le voisinage se font encore plus alarmants, et, ma belle invitée, je ressens fortement le poids de ma responsabilité, sans les conseils de votre mère. Mais je ferai de mon mieux, et une chose est certaine, c'est que vous ne devez pas songer à nous quitter sans instructions formelles de sa part à ce sujet. Nous souffririons trop de votre départ pour pouvoir y consentir aisément."

"Merci, Monsieur, mille fois merci pour votre hospitalité" répondit-elle en souriant timidement. "Vous avez tous été trop aimables pour moi ; j'ai rarement été aussi heureuse de toute ma vie que je l'ai été dans votre beau château, sous votre garde, et dans la société de votre chère fille."

Alors il lui embrassa galamment la main, à sa façon surannée, heureux et souriant du petit discours de la jeune fille.

J'accompagnai Carmilla comme d'habitude à sa chambre ; je m'assis et bavardai avec elle tandis qu'elle se préparait pour aller se coucher.

"Pensez-vous" dis-je enfin, "que vous pourrez un jour vous confier pleinement à moi ?"

Elle se retourna, souriante, mais sans répondre ; elle se contentait de continuer à me sourire.

"Vous ne me répondez pas ?" dis-je. "Il ne vous est pas possible de me répondre aimablement ; je n'aurais pas dû vous demander."

"Vous aviez bien raison de me demander cela, ou n'importe quoi d'autre. Vous ne savez pas à quel point vous m'êtes chère ; si vous le saviez, vous sauriez bien qu'il n'y a aucune limite à la confiance que je vous accorde. Mais je suis tenue par un serment plus terrible que les vœux d'une nonne, et je n'ose encore conter mon histoire, même à vous. Le temps est proche où vous saurez tout. Vous me trouverez cruelle, et même égoïste, mais l'amour est toujours égoïste, plus il est ardent, plus il est égoïste. A quel point je suis jalouse, vous ne pouvez le savoir. Vous devez me

suivre, m'aimer, jusqu'à la mort ; ou alors, me détester, et me suivre tout de même, et me détester à travers la mort et au-delà encore. Ma nature peut sembler apathique, mais elle ne connaît pas le mot "indifférence."

"Allons, Carmilla, vous allez recommencer vos discours absurdes", me hâtai-je de dire.

"Pas moi, pauvre petite folle que je suis, pleine de lubies et d'imaginaires, pour vous je parlerai comme une sage. Avez-vous déjà été à un bal ?"

"Non, comme vous y allez. A quoi cela ressemble-t-il ? Comme ce doit être charmant."

"J'ai presque oublié, c'était il y a des années."

Je ris. "Vous n'êtes pas si vieille. Il est douteux que vous ayez déjà oublié votre premier bal."

"Je me souviens de tout – avec un effort. Je vois tout, comme les plongeurs peuvent voir ce qui se passe au-dessus d'eux, à travers un filtre dense, déformant, mais transparent. Il arriva cette nuit-là quelque chose qui rendit l'image confuse, et en affadit les couleurs. J'ai été presque assassinée dans mon lit, blessée ici" et elle toucha sa poitrine, "et depuis, je n'ai plus jamais été la même."

"Êtes-vous passée près de la mort ?"

"Oui, presque – un amour cruel – un amour étrange, qui m'aurait coûté la vie. L'amour aura ses sacrifices. Pas de sacrifice sans répandre le sang. Allons au lit maintenant, je me sens trop fatiguée. Comment pourrai-je me relever pour verrouiller ma porte ?"

Elle était étendue, ses mains menues enfouies sous sa luxuriante chevelure ondulée, sa petite tête reposant sur l'oreiller, tandis que ses yeux brillants me suivaient où que j'aille, avec une sorte de sourire timide que je ne parvenais pas à déchiffrer. Je lui souhaitai bonne nuit, et sortis de la chambre avec une impression de malaise.

Je me demandais souvent si notre jolie invitée faisait ses prières. En tout cas, je ne l'avais jamais vue à genoux. Le matin, elle ne descendait que longtemps après nos prières familiales, et le soir elle ne quittait jamais le salon pour assister à nos brèves prières vespérales dans le hall. Si je ne m'étais retrouvée, au cours de l'une de nos innocentes conversations, à apprendre qu'elle était baptisée, j'aurais douté qu'elle fût même Chrétienne. La religion est un sujet sur lequel je ne l'ai jamais entendue prononcer un mot. Si j'avais mieux connu le monde, cette négligence ou cette antipathie particulière ne m'aurait pas tant surpris.

Les précautions prises par les personnes nerveuses sont contagieuses, et ceux dont le tempérament est similaire sont presque sûrs, après un temps, de les imiter. J'avais adopté l'habitude de Carmilla de verrouiller la porte de ma chambre, ayant fait miennes ses fantasques inquiétudes à propos d'envahisseurs nocturnes et de vagabonds meurtriers. J'avais aussi adopté sa précaution de faire une brève inspection de ma chambre, afin de m'assurer qu'aucun assassin ou voleur ne s'y soit "installé."

Après cette précaution, je me mis au lit, et m'endormis. Une lumière brûlait dans ma chambre. C'était une vieille habitude, de ma petite enfance, et que rien n'aurait pu me convaincre d'abandonner.

Ainsi rassurée, j'aurais dû pouvoir me reposer en paix. Mais les rêves traversent les murs de pierre, éclairent les chambres enténébrées, ou assombrissent celles qui sont éclairées, et les personnages qui les habitent entrent et sortent comme il leur plaît, et se rient des serruriers.

Je fis un rêve cette nuit-là, un rêve qui commençait par un très étrange supplice. Je ne puis l'appeler un cauchemar, car j'étais bien consciente de dormir. Mais j'étais tout aussi consciente d'être dans ma chambre, étendue dans mon lit, tout comme je l'étais en effet. Je vis, ou je m'imaginai que je voyais, la pièce avec ses meubles tels que je les avais vus auparavant, sauf que tout était très sombre, et que je voyais quelque chose qui se déplaçait au pied du lit, quelque chose que je ne pus pas au début bien distinguer. Mais je vis bientôt que c'était un animal d'un noir de jais, qui ressemblait à un monstrueux chat. Il me semblait avoir au moins quatre ou cinq pieds de long, car sa taille représentait toute la longueur de la cheminée lorsqu'il passa devant, et il continua à aller et venir avec la souple nervosité d'un animal en cage. Je ne criai pas, même si, comme vous pouvez le supposer, j'étais terrifiée. Son allure se faisait plus rapide, et la pièce devint vite de plus en plus sombre, et finalement si ténébreuse, que je ne pouvais plus rien voir, à part ses yeux. Je sentis que la créature sautait légèrement sur le lit. Les deux grands yeux s'approchèrent de mon visage, et soudain, je ressentis une douleur cuisante, comme si deux grandes aiguilles s'enfonçaient profondément, d'un pouce ou deux, dans ma poitrine. Je m'éveillai en hurlant. La pièce était éclairée par la bougie qui brûlait là toute la nuit, et je vis une silhouette féminine qui se tenait debout au pied du lit, un peu à droite de celui-ci. Elle était vêtue d'une ample robe noire, et sa chevelure retombait librement sur ses épaules. Un bloc de pierre n'aurait pu être plus immobile. Il n'y avait pas le plus petit signe d'une respiration. Tandis que je la contemplai, la silhouette sembla avoir changé de place, et elle était maintenant plus près de la porte, puis, tout près ; la porte s'ouvrit, et elle disparut.

J'étais maintenant libérée, et capable de respirer et de bouger. Ma première pensée fut que peut-être Carmilla m'avait joué un tour, et que j'avais oublié de fermer ma porte. Je m'y précipitai, et la trouvai verrouillée de l'intérieur comme à l'habitude. J'avais peur de l'ouvrir - j'étais horrifiée. Je me jetai dans mon lit et me couvris la tête de mes draps, et restai là plus morte que vive jusqu'au matin.

Chapitre VII La descente

Il serait vain d'essayer de vous décrire l'horreur avec laquelle, encore aujourd'hui, je me rappelle ce qui se passa cette nuit-là. Il ne s'agissait pas d'une terreur transitoire comme celle que les rêves laissent derrière eux. C'était une terreur qui au contraire, semblait s'intensifier avec le temps, et contaminer la pièce et les meubles-mêmes qui avaient entouré l'apparition. Je ne pus supporter, le jour suivant, de rester seule ne fût-ce qu'un instant. J'aurais dû en parler à papa, (mais je n'en fis rien) pour deux raisons opposées. D'un côté je pensais qu'il rirait de mon histoire, et je ne pouvais supporter que cette dernière fût traitée à la légère ; et de l'autre, je pensais qu'il risquait de s'inquiéter en pensant que j'étais attaquée par le mystérieux mal qui avait envahi notre voisinage. Je n'avais pour ma part aucune appréhension de ce genre, et je craignais d'autant plus de l'alarmer qu'il avait été malade pendant une longue période.

J'étais assez intime avec mes bonnes compagnes, Madame Perrodon et l'énergique Mademoiselle Lafontaine. Elles remarquèrent toutes deux que j'étais abattue, nerveuse, et à la fin je leur dis ce qui pesait si lourd sur mon coeur.

Mademoiselle rit, mais je crus voir Madame Perrodon prendre l'air anxieux. "Au fait", dit Mademoiselle en riant, " la longue allée de tilleuls, derrière la fenêtre de la chambre de Carmilla, est hantée!"

"Fadaïses !" s'exclama Madame, qui jugeait probablement que ce thème était inapproprié à la situation, "et qui vous a raconté cette histoire, ma chère ?"

"Martin dit qu'il est venu deux fois, pendant les réparations de la vieille grille de la cour, avant le lever du soleil, et les deux fois, il aurait vu la même silhouette féminine se promenant dans l'allée de tilleuls."

"Sans doute quelque paysanne qui s'en allait traire les vaches qui paissent près de la rivière".

"Je ne dis pas le contraire, mais Martin choisit de s'en effrayer, et je n'ai jamais vu un idiot plus terrifié !"

"Vous ne devez pas dire un mot à ce sujet à Carmilla, parce qu'elle peut voir cette allée depuis la fenêtre de sa chambre", intervins-je, "et elle est, si cela est possible, encore plus poltronne que moi."

Carmilla descendit beaucoup plus tard que d'ordinaire, ce jour-là.

"J'ai eu si peur, cette nuit", dit-elle, dès que nous fumes ensemble, "et je suis sûre que j'aurais vu quelque chose de terrible sans ce charme que j'ai acheté à ce pauvre petit nain que j'ai appelé de tous les noms. J'ai rêvé de quelque chose de noir qui s'approchait de mon lit, et je me suis réveillée dans un état de terreur, et j'ai vraiment cru, pour quelques secondes, voir une sombre silhouette près de la cheminée, mais je cherchai mon charme sous mon oreiller, et au moment où mes doigts le touchèrent, la silhouette disparut, et je suis presque sûre que, s'il elle s'était approchée de moi, quelque chose d'affreux se serait révélé, et, peut-être, cette chose m'aurait étranglée, comme il est arrivé à ces pauvres personnes dont nous avons entendu parler."

"Eh bien, écoutez-moi", commençai-je, et je racontai mon aventure, au récit de laquelle elle parut horrifiée.

“Et aviez-vous le charme près de vous ?” demanda-t-elle avec ardeur.

“Non, je l'avais posé dans un vase de porcelaine dans le salon, mais vous pouvez être sûre que je le prendrai avec moi cette nuit, puisque vous avez une telle foi en lui.

Avec le recul, je ne puis vous dire, ni même comprendre, comment je pus réussir à vaincre mon horreur de me coucher seule dans ma chambre cette nuit-là. Je me souviens distinctement que j'épinglai le charme à mon oreiller. Je m'endormis presque immédiatement, et dormis encore plus profondément que d'habitude durant toute la nuit. La nuit d'après se passa bien. Mon sommeil était délicieusement profond et sans rêve. Mais je me réveillai avec une impression de lassitude et de mélancolie qui, toutefois, n'excédait pas un degré presque voluptueux.

“Eh bien, je vous l'avais dit”, dit Carmilla, quand je lui décrivis mon sommeil tranquille. “J'ai dormi d'un sommeil délicieux la nuit dernière; car j'ai épinglé le charme sur le devant de ma chemise de nuit. Il était trop éloigné la nuit d'avant. Je commence à penser qu'il ne s'agit que de mon imagination, sauf pour ce qui concerne les rêves. Je pensais que les rêves nous étaient envoyés par des esprits malins, mais notre docteur m'a dit qu'il n'existe rien de tel. C'est seulement une fièvre qui passe, ou quelque autre maladie, qui se présente à nous, selon lui, comme elles le font souvent, et toquent à notre porte, et comme elles ne peuvent entrer, elles passent, en nous laissant cette inquiétude.”

“Et que pensez-vous que le charme soit ?” demandai-je.

“Il aura été plongé dans quelque drogue, par fumigation ou par immersion, et c'est un antidote contre la malaria”, répondit-elle.

“Alors, il n'agit que sur le corps ?”

“Certainement ; vous ne croyez tout de même pas que des esprits maléfiques auraient peur de morceaux de rubans, ou des parfums d'une boutique d'apothicaire ? Non, ces maux, errant dans l'air, commencent par éprouver les nerfs, et infectent ainsi le cerveau, mais avant qu'ils ne puissent s'emparer de vous, l'antidote les repousse. Ce dont je suis sûre, c'est de ce que le charme a fait pour nous. Ce n'est rien de magique, c'est simplement naturel.”

J'aurais été plus heureuse si j'avais pu adhérer totalement au discours de Carmilla, mais malgré tous mes efforts en ce sens, mon impression ne perdait rien de sa force.

Pendant quelques nuits je dormis profondément ; pourtant chaque matin, je ressentais la même lassitude, et une langueur pesait sur moi durant tout le jour. Je me sentais une autre fille. Une mélancolie étrange planait sur moi, une mélancolie dans laquelle je me complaisais. De vagues pensées de mort commencèrent à éclore, et l'idée que je sombrais lentement prit possession de moi, doucement et pour ainsi dire sans déplaisir. Cette idée induisait chez moi une humeur triste, mais aussi douce.

Quoi que cela fût, mon âme l'acceptait.

Je n'admettais pas que j'étais malade, je ne consentais ni à le dire à mon papa, ni à quérir le docteur.

Carmilla fut pour moi encore plus dévouée que jamais, et ses étranges paroxysmes d'adoration languide devinrent plus fréquents. Elle me contemplait avec une ardeur croissante, à mesure que mes forces et ma volonté diminuaient. Cela me choquait toujours comme un éclair momentané de folie.

Sans le savoir, j'étais maintenant à un stade très avancé de la plus étrange maladie jamais subie par un mortel. Il y avait, dans ses premiers symptômes, une fascination inexplicable, qui me faisait oublier l'effet invalidant de la maladie. Cette fascination augmenta pendant un moment, jusqu'à atteindre un certain point, à partir duquel, peu à peu, elle se mêla à une impression d'horreur, et s'intensifia, comme vous allez l'entendre, jusqu'à dénaturer et pervertir l'ensemble de ma vie.

La première transformation que je vécus fut plutôt agréable. Elle me rapprochait beaucoup du point de non-retour où commençait la descente de l'Averne.

Certaines sensations vagues et bizarres me visitaient dans mon sommeil. Celle qui prévalait était ce frisson froid, plaisant et si particulier, que l'on éprouve en se baignant et en nageant contre le courant d'une rivière. Puis cette sensation s'accompagna de rêves qui paraissaient interminables, et si confus que je ne pouvais jamais me souvenir de leur déroulement ni de leurs personnages, ni même d'un quelconque élément de leur action. Mais ils me laissaient une impression affreuse, et une sorte d'épuisement, comme si j'avais traversé une longue période d'effort mental intense et de danger. Tous ces rêves laissaient, au réveil, le souvenir d'avoir voyagé dans un lieu très proche des ténèbres, d'avoir parlé à des gens que je ne pouvais voir ; et tout particulièrement à une voix claire, féminine, très profonde, lointaine, qui parlait lentement, d'une façon indescriptiblement solennelle et effrayante. Parfois venait la sensation d'une main passée doucement le long de mes joues et de mon cou. Parfois celle de lèvres chaudes qui m'embrassaient, de plus en plus longtemps, de plus en plus passionnément à mesure qu'elles s'approchaient de ma gorge, puis la caresse se figeait. Mon cœur battait plus vite, ma respiration s'élevait et s'abaissait rapidement et profondément ; un sanglot, qui se transformait en une sensation d'étranglement, survenait et dégénérait en une terrible convulsion, au cours de laquelle mes sens m'abandonnaient, et je sommais dans l'inconscience.

Cela faisait maintenant trois semaines que cet état inexplicable avait commencé.

Mes tourments avaient, pendant la dernière semaine, fini par laisser des marques sur mes traits. J'étais devenue pâle, mes yeux étaient dilatés, cernés de noir, et la langueur que je ressentais depuis longtemps commençait à se répandre jusque dans mon maintien. Mon père me demandait souvent si j'étais malade ; mais, avec une obstination qui me semble aujourd'hui inexplicable, je persistais à lui assurer que j'étais parfaitement bien.

Et dans un sens, cela était vrai. Je ne souffrais pas, je ne pouvais me plaindre d'aucun dérangement physique. Mon mal semblait frapper plutôt mon imagination, ou mes nerfs, et, si horribles que fussent mes tourments, je les gardai jalousement pour moi, avec une réserve morbide.

Il ne pouvait s'agir de ce terrible mal que les habitants du pays nommaient l'"oupire" parce que cela faisait maintenant trois semaines que je souffrais, et les victimes de l'oupire n'étaient pas malades durant plus de trois jours, avant que la mort ne mît un terme à leur agonie. Carmilla se plaignait de rêves et de sensations fiévreuses, mais ses symptômes n'étaient en aucune façon aussi alarmants que les miens. J'ai déjà dit que les miens étaient, quant à eux, extrêmement inquiétants. Si j'avais été en état de comprendre mon état, j'aurais supplié à genoux pour recevoir de l'aide et des conseils. Une influence s'exerçait sur moi, avec des effets narcotiques, qui embrumaient mes perceptions.

Je vais vous raconter maintenant un rêve que je fis, et qui me mena immédiatement à une étrange découverte.

Une nuit, au lieu de cette voix que j'avais l'habitude d'entendre dans les ténèbres, j'en entendis une, douce et tendre, et dans le même temps, terrible, qui disait : "Votre mère vous met en garde contre l'assassin." Au même moment, une lumière s'alluma de manière inattendue dans les ténèbres, et je vis Carmilla, debout, près du pied de mon lit, dans sa chemise de nuit blanche que tachait, depuis le menton jusqu'à ses pieds, une immense éclaboussure de sang.

Je m'éveillai en poussant un cri strident, possédée de l'idée que Carmilla était assassinée. Je me rappelle avoir jailli du lit, et dans mon souvenir qui vient juste après, je me tiens debout dans le hall, en train d'appeler au secours.

Madame et Mademoiselle sortirent précipitamment de leurs chambres, en panique; une lampe était toujours allumée, dans le hall, et, en me voyant, elles découvrirent bientôt la cause de ma terreur.

J'insistai pour toquer à la porte de Carmilla. Mais nous ne reçûmes aucune réponse. Ces légers coups devinrent bientôt un martèlement assourdissant. Nous hurlâmes son nom, mais en vain.

Nous commençons toutes à avoir peur, car la porte était verrouillée. Nous nous hâtâmes de retourner à ma chambre, paniquées. Là, nous sonnâmes la cloche de manière insistante et furieuse. Si la chambre de mon père s'était trouvée de ce côté-ci de la maison, nous aurions tout de suite été demander son aide. Mais hélas ! Il était tout à fait hors de portée de nos voix, et il fallait, pour l'atteindre, se lancer dans une excursion dont aucune de nous ne se sentait le courage.

Les domestiques, toutefois, arrivèrent bientôt en courant par les escaliers ; j'avais enfilé, entretemps, ma robe de chambre et mes pantoufles, et mes compagnes également. En reconnaissant la voix de nos domestiques dans le hall, nous sortîmes toutes ensemble ; et, ayant renouvelé, sans plus de succès, nos sommations à la porte de Carmilla, j'ordonnai aux hommes de forcer l'entrée. Ils le firent, tandis que nous nous tenions debout pour éclairer le passage de nos lampes, et nous pûmes enfin regarder dans la chambre. Nous appelâmes Carmilla par son nom; mais il n'y eut toujours pas de réponse. Nous fouillâmes la chambre. Tout était en ordre. Tout était exactement dans l'état où je l'avais laissé quand je lui avais souhaité une bonne nuit. Mais Carmilla avait disparu.

Chapitre VIII. Recherche

A la vue de la chambre, qui n'avait subi aucun dérangement à part notre violente entrée, nous commençâmes à nous rasséréner quelque peu, et reprîmes bientôt suffisamment nos esprits pour renvoyer les hommes. Il était venu à l'esprit de Mademoiselle que peut-être, Carmilla avait été réveillée par le vacarme à sa porte, et dans sa première panique, avait sauté de son lit, et se tenait cachée dans une armoire, ou derrière un rideau, duquel elle ne pouvait évidemment sortir avant que le majordome et les autres hommes se soient retirés. Nous reprîmes alors nos recherches, et recommençâmes à l'appeler.

Ce fut sans résultat. Notre perplexité et notre agitation s'accrurent. Nous examinâmes les fenêtres, mais elles étaient fermées. J'implorai Carmilla, si elle s'était cachée, de cesser ce jeu cruel – de sortir de sa cachette et de mettre fin à notre angoisse. Ce fut inutile. Déjà à ce moment j'étais convaincue qu'elle ne se trouvait pas dans la pièce, ni dans le cabinet, dont la porte était verrouillée de ce côté. Elle ne pouvait être passée par là. J'étais totalement déconcertée. Carmilla avait-elle découvert un de ces passages secrets dont la vieille gouvernante disait qu'ils existaient dans le schloss, même si la connaissance de leur emplacement exact avait été perdue ? Tout s'expliquerait, sans aucun doute, au bout d'un petit moment – même si nous étions pour l'instant complètement déroutées.

Il était plus de quatre heures, et je préfèrai passer les heures d'obscurité qui restaient dans la chambre de Madame.

La lumière du jour n'apporta aucune solution au problème. Toute la maisonnée, avec mon père à sa tête, était dans un formidable état d'agitation le matin suivant. Chaque recoin du château fut fouillé, ainsi que l'ensemble du domaine. Aucune trace de la demoiselle disparue ne put être découverte. On s'apprêtait à draguer le ruisseau ; mon père était effondré : quelle histoire à raconter à la mère de la pauvre fille, à son retour. J'étais moi-même bouleversée, même si mon chagrin était d'un autre ordre.

La matinée se passa dans l'alarme et l'excitation. Il était maintenant une heure, et toujours aucune nouvelle. Je courus dans la chambre de Carmilla, et la trouvai debout, devant sa coiffeuse. J'étais abasourdie. Je ne pouvais en croire mes yeux. Elle me fit signe de son petit doigt, en silence. Son visage exprimait une extrême terreur.

Je courus à elle dans une extase de joie ; je l'embrassai encore et encore. Je sonnai la cloche, et la sonnai avec violence, pour attirer les autres sur le lieu qui pouvait d'un seul coup délivrer mon père de son inquiétude.

« Chère Carmilla, qu'étiez-vous devenue pendant tout ce temps ? Nous étions dans les affres de l'inquiétude à votre sujet » m'exclamai-je. « Où étiez-vous ? Comment êtes-vous revenue ? »

« La nuit dernière a été une nuit de prodiges » dit-elle.

« Pour l'amour du Ciel, expliquez-moi tout ce que vous pouvez. »

« Il était plus de deux heures la nuit dernière » dit-elle, « lorsque je me mis au lit comme à mon habitude, les portes fermées, celle du cabinet, et celle qui donne sur la galerie. Je dormis sans interruption, et, pour autant que je sache, d'un sommeil sans rêves, mais je m'éveillai alors sur le sofa qui est dans le cabinet, et je constatai que la porte entre les deux pièces était ouverte, et que

l'autre avait été forcée. Comment tout ceci avait-il pu se produire sans me réveiller ? Cela avait dû s'accompagner d'un bruit considérable, et mon sommeil est léger ; et comment avais-je pu être transportée hors de mon lit sans m'éveiller, moi qui sursaute à la moindre agitation ? »

A ce moment, Madame, Mademoiselle, mon père, et nombre de serviteurs étaient arrivés dans la chambre. Carmilla fut, bien sûr, assaillie de questions, de félicitations, et de mots de bienvenue. Elle n'avait qu'une seule histoire à raconter, et semblait, de tous ceux qui étaient présents, la moins à même d'expliquer, d'une façon ou d'une autre, ce qui s'était passé.

Mon père se mit à aller et venir dans la pièce, en réfléchissant. Je surpris Carmilla en train de couvrir mon père, pendant un moment, d'un regard noir et plein de ruse.

Mon père ayant renvoyé les serviteurs, Mademoiselle étant partie chercher une bouteille de valériane et de sels, il n'y avait plus personne maintenant dans la pièce avec Carmilla, à part mon père, Madame, et moi-même. Il vint alors à elle, pensif, prit sa main avec beaucoup de gentillesse, la conduisit sur la sofa, où il s'assit à ses côtés.

« Me pardonneriez-vous, ma chère, si je risque une conjecture, et si je vous pose une question ? »

« Qui en aurait plus le droit plus que vous ? » demanda-t-elle. « Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous dirai tout. Mais mon histoire n'est que confusion et ténèbres. Je ne sais absolument rien. Posez la question que vous voulez, mais vous connaissez, bien sûr, les limitations que m'a imposées maman. »

« Tout à fait, ma chère enfant. Je n'ai pas besoin d'aborder les sujets à propos desquels elle désire que vous gardiez le silence. Mais le prodige de la nuit dernière réside dans le fait que vous avez été tirée de votre lit et de votre chambre, sans être réveillée, et alors que les fenêtres étaient toutes fermées, et les deux portes verrouillées de l'intérieur. Je vais vous donner ma théorie, et vous poser une question. »

Carmilla s'appuyait sur sa main, l'air abattu ; Madame et moi écoutions, le souffle court.

« Ma question est celle-ci. Avez-vous déjà soupçonné que vous pouviez marcher dans votre sommeil ? »

« Non, pas depuis mon très jeune âge. »

« Mais vous marchiez en effet dans votre sommeil lorsque vous étiez jeune ? »

« Oui, je sais que oui. Ma vieille nurse me le disait si souvent. »

Mon père sourit et hocha la tête.

« Eh bien, voilà ce qui s'est passé. Vous vous êtes levée dans votre sommeil, avez déverrouillé votre porte, sans laisser comme à votre habitude la clé dans la serrure, mais l'emportant avec vous, et refermant de l'extérieur. Vous avez repris la clé, l'emportant avec vous dans l'une des vingt-cinq pièces de cet étage, ou même à l'étage supérieur ou inférieur. Il y a tant de pièces et de placards, tant de meubles énormes, et une telle accumulation de bric-à-brac, que cela prendrait une semaine de fouiller la maison de fond en comble. Voyez-vous, maintenant, ce que je veux dire ? »

« Oui, mais pas complètement » répondit-elle.

« Et comment, papa, expliquez-vous qu'elle se soit retrouvée sur le sofa du cabinet, alors que nous avons cherché si soigneusement à cet endroit ? »

« Elle est venue là après que vous avez regardé, toujours dans son sommeil, et finalement, elle s'est éveillée spontanément, et a été la première surprise de se retrouver là. Je souhaiterais que tous les mystères s'expliquent aussi facilement et aussi innocemment que le vôtre, Carmilla » dit-il en riant. « Et ainsi, nous pouvons nous féliciter que l'explication la plus naturelle de l'évènement ne mette en jeu ni drogues, ni crochetage de serrures, ni cambrioleurs, ou empoisonneurs, ou sorcières – rien qui constitue une menace pour la sécurité de Carmilla ou de qui que ce soit d'autre. »

Carmilla malgré sa disparition nocturne, était très en beauté. Son teint était d'un incomparable éclat. Sa beauté était, je crois, renforcée par cette gracieuse langueur qui lui était particulière. Je crois que mon père comparait en silence son apparence à la mienne, car il dit :

« J'aimerais que ma pauvre Laura lui ressemble davantage », et il soupira.

Ainsi se terminèrent heureusement nos angoisses, et ainsi Carmilla fut-elle rendue à ses amis.

Chapitre IX. Le Docteur

Comme Carmilla ne voulait pas entendre parler de quelqu'un pour la veiller dans sa chambre, mon père s'arrangea pour qu'un serviteur dormît juste derrière sa porte, afin qu'elle ne pût s'essayer à aucune nouvelle excursion sans être arrêtée à sa porte.

Cette nuit se passa calmement; et le matin suivant, le docteur, que mon père avait été chercher sans m'en dire un mot, arriva pour me voir. Madame m'accompagna à la bibliothèque; et là m'attendait le grave petit docteur, portant lunettes et cheveux blancs, dont j'ai déjà parlé plus haut. Je lui racontai mon histoire, et, tandis que je parlais, il devint de plus en plus grave. Nous étions debout, lui et moi, dans le recoin de la fenêtre, face à face. Quand j'eus terminé mon récit, il s'adossa, les épaules contre le mur, et ses yeux me fixèrent intensément, avec un intérêt où se mêlait une lueur d'horreur. Après une minute de réflexion, il demanda à Madame s'il pouvait voir mon père. On alla chercher celui-ci, et quand il entra, souriant, il dit :

“Je crains, Docteur, que vous ne soyez sur le point de me dire que je suis un vieux fou de vous avoir dérangé pour si peu; et en vérité je l'espère.”

Mais son sourire s'évanouit dans l'ombre, tandis que le docteur, avec une mine très grave, l'appelait à lui.

Mon père et le docteur parlèrent pendant un moment, dans le même recoin où je venais de m'entretenir avec le médecin. La conversation ressemblait à un débat passionné. Madame et moi nous tenions ensemble, brûlant de curiosité, à l'autre bout de cette immense pièce. Nous ne pûmes entendre un seul mot, toutefois, car ils parlaient très bas, et la profonde alcôve de la fenêtre cachait entièrement le docteur à notre vue, ainsi que la quasi-totalité de mon père, dont nous ne pouvions apercevoir qu'un pied, un bras et une épaule. Et leurs voix étaient, je suppose, d'autant moins audibles qu'ils se tenaient dans l'espèce d'alcôve que formaient le mur épais et la fenêtre. Après un moment, mon père se retourna pour regarder dans la pièce; il était pâle, soucieux, et, à ce qu'il me sembla, agité.

“Laura, ma chère, venez ici un instant. Madame, le docteur dit que nous n'avons pas besoin de vous déranger davantage pour le moment.”

Je m'approchai donc, pour la première fois un peu inquiète; car, bien que je me sentisse très faible, je ne me sentais pas malade; et l'on s'imagine toujours être capable de reprendre des forces quand on le souhaite. Mon père me tendit la main, comme je m'approchais, mais il regardait le docteur quand il dit :

“C'est certainement très étrange, et cela dépasse ma compréhension; Laura, venez ici, ma chérie, soyez attentive (à ce que vous dit le) Docteur Spielsberg, et reprenez-vous.”

“Vous avez mentionné la sensation de deux aiguilles vous perçant la peau, dans la zone du cou, cette nuit où vous avez fait la première expérience de ces horribles rêves. Ressentez-vous toujours une douleur ?”

“Non, pas du tout”, répondis-je.

“Pouvez-vous m'indiquer avec votre doigt à peu près l'endroit où vous pensez que c'est arrivé ?”

“Un tout petit peu en dessous de ma gorge – ici”, répondis-je.

Je portais une robe de matinée, qui couvrait l'endroit que je montrais.

“Rassurez-vous”, dit le Docteur. “Vous n'en voudrez pas à votre Papa s'il abaisse un tout petit peu votre robe. Cela est nécessaire, afin que je puisse détecter un symptôme du mal dont vous avez souffert.”

J'acquiesçai. C'était seulement un pouce ou deux en dessous du bord de mon cou.

“Dieu me pardonne – ainsi, c'est vrai !” s'exclama mon père, devenu très pâle.

“Vous le voyez maintenant de vos propres yeux”, dit le docteur, dans une sorte de sombre triomphe.

“Qu'est-ce que c'est ?” m'exclamai-je, envahie par la peur.

“Rien, ma chère demoiselle, rien qu'un petit point bleu, de la taille environ du bout de votre petit doigt ; et maintenant”, continua-t-il en se tournant vers Papa, “la question est : quel est le meilleur parti à prendre ?”

“Suis-je en danger ?” les pressai-je, bouleversée.

“Je ne pense pas, ma chère”, répondit le docteur. “Je ne vois pas pourquoi vous ne vous remettiez pas. Je ne vois pas pourquoi vous ne commenceriez pas immédiatement à vous sentir mieux. Est-ce là le point par lequel commence votre sensation de strangulation ?”

“Oui”, répondis-je.

“Et - faites un effort pour vous en souvenir de votre mieux – ce même point est-il le centre de ce frisson que vous m'avez décrit comme un courant froid qui vous envahissait ?”

“Peut-être ; je pense que oui.”

“Ah, vous voyez ?” ajouta-t-il, à l'adresse de mon père. “Pourrais-je dire un mot à Madame ?”

“Certainement”, dit mon père.

Il appela Madame à lui, et dit :

“ J'ai trouvé notre jeune amie ici présente dans un état qui est loin d'être bon. Cela ne portera pas à conséquence, je l'espère ; mais il est nécessaire que des mesures soient prises, et je vous les expliquerai au fur et à mesure. Pour le moment, Madame, vous aurez l'obligeance de ne jamais laisser Miss Laura seule, même pour un moment. C'est la seule directive que j'aie besoin de vous donner pour l'instant. Mais il est indispensable de s'y conformer.”

“Nous savons pouvoir compter sur votre bonté, Madame” ajouta mon père. Madame le rassura pleinement.

“Et vous, ma chère Laura, je sais que vous allez respecter cette ordonnance. Docteur, Je vais devoir vous demander votre opinion sur une autre patiente, dont les symptômes ressemblent un peu à ceux de ma fille, qui viennent de vous être exposés - beaucoup plus légers, mais je crois, de la même nature. C'est une jeune dame – notre invitée ; mais comme vous avez dit que vous repasseriez par ici ce soir, vous ne pouvez mieux faire que de dîner avec nous, et vous pourrez la voir. Elle ne descend pas avant l'après-midi.”

“Je vous remercie”, dit le Docteur. “Je viendrais alors, vers 19 heures ce soir.”

Puis ils répétèrent leurs consignes, à moi et à Madame, et, sur cette dernière recommandation, mon père nous quitta, pour raccompagner le Docteur, et je les vis marcher côte à côte, sur la

pelouse qui s'étend devant le château, entre la route et la motte, manifestement absorbés dans une conversation animée.

Le docteur ne se retourna pas. Je le vis monter à cheval, le faire avancer, et chevaucher vers l'est, à travers la forêt. Presque au même moment, je vis l'homme qui nous apportait le courrier depuis Dranfield. Il descendit de cheval pour tendre le sac à mon père. Pendant ce temps, Madame et moi nous perdîmes en conjectures sur les raisons de cette singulière et insistante consigne que la double autorité du Docteur et de mon Père nous imposait. Madame, comme elle me le dit par la suite, pensait que le docteur craignait un soudain malaise, qui eût pu, sans assistance immédiate, m'être fatal, ou, du moins, me causer de sérieux préjudices. Je n'étais pas convaincue par cette interprétation; et je m'imaginais, peut-être pour le mieux au vu de l'état de mes nerfs, que cet arrangement n'avait été pris que pour m'assurer d'une compagnie capable de m'empêcher de faire trop d'exercice, de manger un fruit trop vert, ou d'accomplir l'une des mille et une choses stupides que les jeunes gens sont censés vouloir faire.

Environ une demi-heure plus tard, mon père entra, une lettre à la main, et dit :

"Cette lettre a été retardée ; elle est du Général Spielsdorf. Il aurait pu arriver hier, il peut n'arriver que demain, ou il peut être là aujourd'hui. "Il plaça la lettre ouverte dans ma main ; mais il ne semblait pas content, comme il l'était d'ordinaire quand un invité, et tout particulièrement un invité aussi cher que le Général, s'annonçait.

Au contraire, il avait l'apparence de quelqu'un qui voudrait se trouver au fond de la Mer Rouge. Il y avait clairement quelque chose qui le tracassait, et qu'il préférait ne pas exprimer.

"Papa chéri, me direz-vous ce qu'il y a ?" dis-je, appuyant soudain ma main sur son bras, et et posant sur lui un regard qui était certainement implorant.

"Peut-être", répondit-il, en lissant doucement mes cheveux sur mes yeux.

"Le Docteur me trouve-t-il très mal ?"

"Non, ma chérie ; il pense que si nous appliquons les mesure adéquates, vous serez totalement remise, ou, au moins, sur le chemin d'une guérison complète, d'ici un jour ou deux", répondit-il un peu sèchement. "J'aimerais que notre bon ami, le Général, eût choisi un autre moment ; c'est-à-dire, j'eusse aimé que vous soyez parfaitement bien pour le recevoir."

"Mais, dites-moi, Papa", insistai-je, "le docteur... que croit-il que j'aie ?"

"Rien, et vous ne devez pas me harceler de questions", répondit-il, avec plus d'irritation que je ne lui en avais jamais vu jusque-là. Je suppose qu'il se rendit compte qu'il m'avait blessée, car alors il m'embrassa et ajouta : "Vous saurez tout ce qu'il y a à savoir d'ici un jour ou deux ; c'est-à-dire, tout ce que je sais. Et entre temps, vous ne devez pas vous tourmenter à ce propos."

Il se détourna et quitta la pièce, mais il revint avant que j'eusse terminé de m'étonner et de me poser des questions sur l'étrangeté de tout cela, simplement pour me dire qu'il se rendait à Karnstein, et qu'il avait ordonné que l'attelage fût prêt à midi, afin que Madame et moi puissions l'accompagner. Il se rendait chez le prêtre qui vivait près de ces lieux pittoresques, pour affaires, et comme Carmilla ne connaissait pas cet endroit, elle pourrait nous y rejoindre, quand elle descendrait, avec Mademoiselle, qui apporterait de quoi faire un pique-nique, qui nous serait servi dans les ruines du château.

Conformément à ce plan, à midi, j'étais prête, et peu après, mon père, Madame et moi nous partîmes pour l'excursion projetée. Après le pont-levis, nous tournâmes à droite, et suivîmes la route qui passait par le pont gothique, en direction de l'ouest, afin d'atteindre le village abandonné et le château en ruines de Karnstein. On ne peut imaginer promenade sylvestre plus charmante. Le terrain monte et descend entre de jolies collines et des vallons, tous recouverts de bois magnifiques, totalement dépourvus des formes régulières que donnent les plantations humaines, les soins précoces et la taille.

Les irrégularités du terrain déviaient souvent la route de son tracé, et l'amenaient souvent à contourner, par de belles courbes, le bord des vallons profonds et des pentes les plus raides des collines, parmi une variété de terrains presque inépuisable. Au détour de l'une de ces boucles, nous rencontrâmes soudain notre vieil ami, le Général, qui dirigeait son cheval vers nous, accompagné d'un domestique, également à cheval. Ses valises suivaient dans un chariot de louage. Le Général mit pied à terre quand nous nous croisâmes, et, après les salutations d'usage, il fut aisé de le persuader d'accepter la place vacante dans notre attelage et d'envoyer son cheval, sous la conduite de son domestique, au schloss.

Chapitre X. Endeuillé

Cela faisait environ dix mois que nous l'avions vu pour la dernière fois : mais ce temps avait suffi à vieillir son apparence de plusieurs années. Il avait maigri ; une certaine noirceur, une certaine anxiété avaient pris la place de cette cordiale sérénité qui caractérisait jadis ses traits. Ses yeux bleu foncé, toujours pénétrants, brillaient maintenant d'une lueur plus lugubre sous ses sourcils gris en broussaille. Ce n'était pas un changement que le chagrin seul pouvait expliquer, et des passions plus violentes semblaient y avoir leur part.

Nous n'avions pas repris depuis longtemps notre voyage, lorsque le Général commença à nous parler avec son habituelle franchise toute militaire, du deuil, qu'il avait subi avec la mort de sa nièce et pupille aimée ; et il éclata alors dans une fureur et une amertume intenses, vitupérant contre les "arts infernaux" dont elle était la victime, et exprimant, avec plus d'exaspération que de pitié, son étonnement que le Ciel pût tolérer un assouvissement aussi monstrueux des désirs et de la malice de l'enfer.

Mon père, qui vit immédiatement qu'il était arrivé quelque chose de tout à fait extraordinaire, lui demanda, si cela ne lui était pas trop pénible, de détailler les circonstances qui avaient selon lui justifié les termes forts avec lesquels il s'était exprimé.

"Je vous dirais tout avec plaisir" dit le Général, "mais vous ne me croiriez pas."

"Et pourquoi pas ?"

"Parce que", répondit-il avec irritation, "vous ne croyez qu'en ce qui cadre avec vos préjugés et vos illusions. Je me souviens du temps où j'étais comme vous, mais depuis, j'ai appris."

"Essayez avec moi" dit mon père, "Je ne suis pas aussi dogmatique que vous pouvez le penser. Par ailleurs, je sais parfaitement que vous exigez généralement des preuves pour ce à quoi vous croyez, et je suis en conséquence, très fortement prédisposé à respecter vos conclusions."

"Vous avez raison quand vous supposez que ce n'est pas avec légèreté que j'ai été amené à croire à des prodiges – car ce que j'ai vécu était prodigieux – et des preuves extraordinaires m'ont forcé à accorder du crédit à ce qui s'opposait diamétralement à toutes mes théories. J'ai été la dupe d'une conspiration surnaturelle."

Malgré ses protestations de confiance dans la pénétration du Général, je vis mon père, à ce moment, lui lancer un regard qui me semblait exprimer quelques doutes sur sa santé mentale.

Le Général ne le vit pas, heureusement. Il regardait d'un air sinistre et comme étonné les clairières et les paysages de forêts qui s'ouvraient devant nous. « Vous vous rendez aux ruines de Karstein ? » dit-il. « Oui, en effet. Eh bien, c'est une heureuse coïncidence ; savez-vous que j'allais vous demander de m'y emmener afin de les examiner. J'ai un endroit précis à explorer. Il y a une chapelle en ruines, n'est-ce pas, avec de nombreuses tombes de cette famille disparue ? »

« En effet – elles sont extrêmement intéressantes » dit mon père. « J'espère que vous avez dans l'idée de revendiquer le titre et les terres ? »

Mon père avait dit cela par boutade ; mais le Général ne parut pas se souvenir que les règles de la courtoisie demandent de rire, ou au moins de sourire, à la plaisanterie d'un ami. Au contraire, il arborait un air grave, et même farouche, réfléchissant à quelque chose qui était pour lui un sujet de colère et d'horreur.

« Loin de là », dit-il, d'un ton bourru. « J'entends exhumer certaines de ces estimables personnes. J'espère, avec l'aide de Dieu, accomplir ici un pieux sacrilège, qui débarrassera notre terre de certains monstres, et permettra aux gens honnêtes de dormir dans leurs lits sans y être assaillis par des meurtriers. J'ai d'étranges choses à vous conter, mon cher ami ; des choses que moi-même j'aurais jugées incroyables il y a à peine quelques mois. »

Mon père le regarda à nouveau, mais cette fois sans exprimer de suspicion –plutôt comme s'il le comprenait tout à fait et s'alarmait de ses paroles.

« La maison Karstein » dit mon père, « est éteinte depuis longtemps, cent ans au moins. Ma chère femme descendait des Karstein par sa mère. Mais le nom et le titre ont depuis longtemps cessé d'exister. Le château est en ruines, le village lui-même est abandonné, cela fait plus de cinquante ans qu'aucune fumée de cheminée n'a été vue là ; il ne reste plus un toit en place. »

« Tout à fait exact. J'ai appris beaucoup de choses à ce sujet depuis la dernière fois que je vous ai vu ; beaucoup de choses qui vous étonneront. Mais je ferais mieux de tout vous raconter dans l'ordre » dit le Général. « Vous avez vu ma chère pupille – je pourrais l'appeler ma chère enfant. Aucune créature n'était plus belle, et, il y a encore trois mois, aucune n'était plus épanouie. »

« Oui, pauvre petite ! Certainement, la dernière fois que je l'ai vue, elle était tout à fait charmante » dit mon père. « J'ai été peiné et choqué, plus que je ne puis le dire, mon cher ami ; je sais quel choc cela a été pour vous. »

Il prit la main du Général, et ils échangèrent une amicale pression. Les yeux du vieux soldat s'emplirent de larmes. Il ne cherchait pas à les dissimuler. Il dit : « Nous sommes des très vieux amis ; je savais que vous compatiriez avec moi, pauvre homme à qui on arracha son enfant. Elle était devenue pour moi un objet de grand intérêt, et me payait de mes soins par une affection qui réchauffait ma demeure et m'apportait le bonheur. Tout cela est terminé. Les années qui me restent sur terre ne seront peut-être pas nombreuses, mais par la grâce de Dieu, j'espère rendre un service à l'humanité avant de mourir, et œuvrer à la vengeance du Ciel contre les démons qui ont assassiné ma pauvre enfant au printemps de ses espoirs et de sa beauté ! »

« Vous avez dit, à l'instant, que vous entendiez nous relater tout ce qui était arrivé » dit mon père. « Je vous en prie, faites, je vous assure que je ne suis pas mû par la simple curiosité. »

A ce moment, nous avons atteint le point où la route de Drunstall, par laquelle était arrivé le Général, diverge de la route que nous empruntons pour nos rendre à Karnstein.

« A quelle distance se trouvent les ruines ? » demanda le Général, jetant un regard plein d'angoisse vers l'avant.

« Environ une demi-lieue » répondit mon père. « Veuillez (s'il vous plaît) nous conter l'histoire que vous avez eu la bonté de nous promettre. »

Chapitre XI. L'Histoire

“Bien volontiers”, dit le Général, avec effort; et après une courte pause, destinée à mettre de l'ordre dans ses idées, il commença l'un des plus étranges récits que j'entendis jamais.

“Ma chère enfant attendait avec autant de plaisir que d'impatience sa visite à votre charmante fille, que vous aviez été assez obligeant pour organiser pour elle.”

Là, il fit une révérence courtoise, mais mélancolique.

“Entretiens nous reçûmes une invitation de mon vieil ami le Comte Carlsfeld, dont le schloss est à environ six lieues, de l'autre côté de Karnstein. C'était une invitation à assister à la série de fêtes que, vous vous en souvenez, il a données en l'honneur de son illustre visiteur, le Grand Duc Charles.”

“Oui, et je crois qu'elles ont été tout à fait splendides”, dit mon père.

“Princières ! Mais son hospitalité est toujours royale. Il a la lampe d'Aladin. La nuit qui marqua le début de mon chagrin était consacrée à un magnifique bal masqué. Les jardins étaient tout ouverts, les arbres décorés de lampions de couleur. Il y avait une quantité de feux d'artifices qui eussent rendu Paris jaloux. Et une telle musique – vous savez que la musique est mon péché mignon – une musique si ravissante ! Le meilleur orchestre instrumental du monde, peut-être, et les chanteurs les plus merveilleux qu'on pût trouver dans les grands opéras d'Europe. Comme vous cheminiez parmi ces jardins fantastiquement illuminés, le château baigné de lune diffusant, à travers ses longues rangées de fenêtre, une lumière rosée, vous entendiez soudain ces voix ravissantes s'échappant de quelque bosquet silencieux, ou s'élevant des bateaux sur le lac. Plus j'ouvrais mes yeux et mes oreilles, plus je me sentais transporté, bien des années en arrière, dans la romance et la poésie de ma prime jeunesse. Quand les feux d'artifices furent terminés, et que le bal commença, nous retournâmes à la noble enfilade de pièces qui était ouverte aux danseurs. Un bal masqué, vous savez, est toujours beau à regarder; mais je n'en avais jamais vu aucun, auparavant, qui égalât ce brillant spectacle. C'était une assemblée très aristocratique. J'étais moi-même l'une des personnes les plus insignifiantes.

Ma chère enfant était très belle. Elle ne portait pas de masque. Son excitation et son enchantement ajoutaient un charme ineffable à ses traits, qui sont toujours charmants. Je remarquai une jeune dame, magnifiquement vêtue, mais portant un masque, qui me parut observer ma pupille avec un intérêt extraordinaire. Je l'avais vue exprimer le même intérêt, un peu plus tôt dans la soirée, dans le grand hall, et à nouveau, pendant quelques minutes, lorsqu'elle marchait près de nous, sur la terrasse qui se situe sous les fenêtres du château. Une dame, également masquée, richement et dignement vêtue, avec un air imposant, comme une personne de haut rang, la chaperonnait.

Si la jeune dame n'avait pas porté de masque, j'aurais évidemment pu savoir si elle regardait réellement ma pauvre chérie.

Je suis, aujourd'hui, tout à fait sûr qu'elle le faisait. Nous étions maintenant dans les salons. Ma pauvre chère enfant avait dansé, et se reposait un peu dans l'un des fauteuils près de la porte; je

me tenais debout près d'elle. Les deux dames que j'ai mentionnées s'étaient approchées et la plus jeune prit le siège à côté de ma pupille; tandis que sa compagne prenait place à mes côtés. Pendant un instant, cette dame s'adressa à voix basse à sa protégée. Sous le couvert de son masque, elle se tourna vers moi, et, sur le ton d'une vieille amie, et m'appelant par mon nom, elle engagea la conversation avec moi, ce qui piqua énormément ma curiosité. Elle faisait référence à de nombreuses occurrences où elle m'avait croisé - à la Cour, et dans des maisons distinguées . Elle fit allusion à de petits incidents auxquels j'avais cessé de penser depuis longtemps, mais qui semblaient être demeurés en suspens dans ma mémoire, car ils reprenaient vie, instantanément, à son contact.

J'étais à chaque instant plus curieux de connaître sa véritable identité. Elle para cependant mes tentatives pour la découvrir avec beaucoup d'adresse et d'esprit. La connaissance qu'elle manifestait de beaucoup d'épisodes de ma vie me paraissait absolument inexplicable; et elle semblait prendre un plaisir bien compréhensible à attiser ma curiosité, et à me voir me perdre en conjectures dans une intense perplexité.

Pendant ce temps la jeune dame, que sa mère appela par l'étrange nom de Millarca, quand elle s'adressa à elle une ou deux fois, avait, avec la même grâce et la même aisance, engagé la conversation avec ma pupille. Elle se présenta en disant que sa mère était une de mes très vieilles connaissances... Elle parla de l'audace agréable qu'autorise le port d'un masque ; elle parla comme une amie; elle admira la robe de ma pupille, et laissa entendre, de manière très élégante, combien elle admirait sa beauté. Elle l'amusa de critiques comiques sur les gens qui encombraient la salle de bal, et rit de faire rire ma pauvre enfant. Elle était pleine d'esprit et très vive, quand elle le voulait, et au bout d'un moment elles étaient les meilleures amies du monde, et la jeune étrangère baissa son masque, révélant ainsi sa remarquable beauté. Je ne l'avais jamais vue, ni ma chère enfant. Mais bien que ce visage nous fût inconnu, ses traits étaient si engageants, et si charmants, qu'il était impossible de ne pas subir son immense pouvoir d'attraction. Ce fut le cas de ma pauvre fille. Je n'ai jamais vu personne éprouver un coup de foudre si rapide – sauf, bien sûr, l'étrangère, qui semblait lui avoir donné son coeur.

De mon côté, me prévalant de la licence propre aux bals masqués, je posai de nombreuses questions à la dame plus âgée.

“Vous avez piqué vivement ma curiosité”, dis-je en riant. “Le jeu n'a-t-il pas assez duré? Ne consentirez-vous pas, maintenant, à jouer à armes égales, et à me faire la faveur de retirer votre masque ?”

“Peut-on imaginer une requête plus déraisonnable” ? Répliqua-t-elle. “Demander à une dame de renoncer à un avantage ! De plus, qu'est-ce qui vous fait dire que vous me reconnaitriez ? Les années apportent du changement.”

“Comme vous le voyez”, dis-je en lui faisant une révérence, avec un petit rire qui était, je suppose, plutôt mélancolique.

“Non, comme le disent les philosophes”, dit-elle. “Et qu'est-ce qui vous fait dire que voir mon visage vous aiderait ?”

“Je prendrais volontiers ce risque”, répondis-je. “Il est vain de vouloir vous faire passer pour une vieille femme; votre silhouette vous trahit.”

“Les années, pourtant, ont passé depuis que je vous ai vu, ou plutôt depuis que vous m'avez vue, puisque c'est de cela que je parle. Millarca, ici présente, est ma fille; je ne peux donc être jeune, même de l'avis de personnes à qui le temps a appris l'indulgence; et il me déplaît peut-être d'être comparée à votre souvenir de moi. Vous n'avez aucun masque à retirer. Vous ne pouvez rien m'offrir en échange.”

“C'est à votre pitié que je m'adresse, quand je vous supplie de retirer votre masque.”

“Et c'est à la vôtre que je m'adresse, quand je vous demande de le laisser là où il est.”, répondit-elle.

“Alors, au moins, vous me direz si vous êtes française ou allemande; car vous parlez les deux langues à la perfection.”

“Je ne crois pas que je vous le dirai, General; vous méditez une attaque surprise, et vous réfléchissez à un point faible.”

“Quoi qu'il en soit, vous conviendrez avec moi”, dis-je, “qu'ayant l'honneur d'être en conversation avec vous, je devrais au moins savoir comment je dois m'adresser à vous. Dois-je dire Madame la Comtesse ?”

Elle rit, et elle aurait, sans doute, trouvé une autre esquivé – si tant est que je puisse considérer que quelque chose était laissé au hasard dans cet entretien dont chaque détail, comme je le crois aujourd'hui, avait été prémédité avec la plus profonde habileté.

“Quant à cela”, commença-t-elle; mais elle fut interrompue, presque au moment où elle ouvrait les lèvres, par un gentleman vêtu de noir, particulièrement élégant et distingué, à ceci près que son visage était le plus mortellement pâle que j'eusse jamais vu, sauf dans la mort. Il n'était pas déguisé, et portait le simple habit du soir d'un gentleman; et il dit, sans sourire, mais avec une révérence courtoise et inhabituellement profonde :

“Madame la Comtesse me permettra-t-elle de dire quelques mots qui pourraient l'intéresser ?”

La dame se tourna vivement vers lui, et toucha sa lèvre en signe de silence; puis elle me dit : “Gardez-moi la place, Général; je reviendrai quand j'aurai échangé ces quelques mots.”

Et sur cette injonction, donnée sur un ton badin, elle s'écarta légèrement avec le gentleman en noir, et parla pendant quelques minutes, de manière apparemment très animée. Puis ils s'éloignèrent lentement ensemble parmi la foule, et je les perdus de vue pendant quelques minutes.

Je consacrai ce temps à me torturer les méninges pour essayer de trouver qui pouvait être cette dame qui avait gardé un si bon souvenir de moi, et je songeais à me joindre à la conversation entre ma jolie pupille et la fille de la Comtesse, afin d'essayer, à son retour, de la surprendre par la connaissance précise de ses nom, titre, château et domaine. Mais à cet instant elle revint, accompagnée de l'homme pâle vêtu de noir, qui dit : “Je reviendrai informer Madame la Comtesse lorsque son attelage sera à la porte.”

Et il se retira avec une (nouvelle) révérence.

XII. Une requête

« Alors, nous allons perdre Madame la Comtesse, mais seulement, j'espère, pour quelques heures », dis-je, avec une profonde révérence.

« Peut-être seulement pour quelques heures, en effet, ou peut-être pour quelques semaines. Quelle malchance qu'il m'ait parlé ainsi justement maintenant. Me reconnaissez-vous maintenant ? »

Je lui assurai que non.

« Vous me reconnaîtrez » dit-elle. « Mais pas à présent. Nous sommes de plus vieux et de meilleurs amis que vous ne le soupçonnez peut-être. Je ne puis encore me révéler. Dans trois semaines, je passerai devant votre beau schloss, sur lequel j'ai pris des renseignements. J'y passerai alors une heure ou deux en votre compagnie, et je renouerai une amitié à laquelle je ne repense jamais sans me remémorer mille charmants souvenirs. Mais maintenant, une nouvelle vient de m'atteindre comme un éclair. Je dois partir à l'instant, et emprunter une route tortueuse de presque cent milles, dans les plus brefs délais. Cette nouvelle me plonge dans des abîmes de perplexité. Je ne sors de la réserve que je me suis imposée quant à mon nom, que pour vous faire une très singulière requête. Ma pauvre enfant n'a pas encore recouvré ses forces. Son cheval est tombé, et elle avec lui, lors d'une chasse pendant laquelle elle s'était retrouvée seule ; ses nerfs ne se sont pas encore remis du choc, et notre médecin nous dit qu'elle ne doit en aucun cas faire d'exercice pendant quelque temps. En conséquence, nous sommes venues ici par très courtes étapes – à peine six lieues par jour. Je dois maintenant voyager jour et nuit, pour une question de vie ou de mort – une mission dont je serai en mesure de vous expliquer le caractère essentiel lorsque nous nous rencontrerons de nouveau, je l'espère, dans quelques semaines, sans qu'alors il n'y ait plus aucune nécessité de dissimuler quoi que ce soit. »

Elle présenta alors sa requête, et ce fut sur le ton d'une personne pour qui une telle demande représentait plutôt une faveur accordée, qu'une faveur demandée. Tout était dans la manière, et la manière dont la requête était exprimée, était, sans mauvaise intention apparente, on ne peut plus humiliante. Il ne s'agissait de rien moins que de consentir à prendre sa fille à ma charge pendant son absence.

« C'était, tout bien considéré, une requête étrange, pour ne pas dire audacieuse. D'une certaine façon, la dame me désarma, en acceptant toutes les objections que je pouvais formuler, et en se reposant entièrement sur mon sens chevaleresque. Au même moment, par une fatalité qui semble avoir prédéterminé tout ce qui arriva, ma pauvre enfant vint à mes côtés, et à voix basse, me supplia d'inviter sa nouvelle amie Millarca à nous rendre visite. Elle venait de le lui suggérer, et pensait que cela lui plairait extrêmement, si sa maman le lui permettait.

« En d'autres circonstances, je lui aurais dit d'attendre un peu, jusqu'à ce que nous sachions au moins qui elles étaient. Mais je n'avais pas le temps de réfléchir. Les deux dames m'assaillaient en même temps, et je dois confesser que le beau visage raffiné de la jeune demoiselle, qui avait quelque chose d'extrêmement charmeur, tout comme son élégance et son tempérament aristocratique, me décidèrent ; et, tout à fait en leur pouvoir, je me soumis, et acceptai, trop facilement, de prendre en charge la jeune dame que sa mère appelait Millarca.

“La Comtesse fit signe à sa fille, qui l’écoula avec une grave attention tandis qu’elle lui expliquait, en termes généraux, qu’elle avait été appelée de façon soudaine et impérative, et qu’un arrangement avait été trouvé pour la placer sous la protection d’un de ses plus anciens et plus fidèles amis.

“Je fis, bien sûr, tous les discours qui convenaient à la situation, et me retrouvai, à la réflexion, dans une position qui ne me plaisait qu’à moitié.

“L’homme en noir revint, et conduisit avec beaucoup de cérémonie la dame hors de la pièce.

Le comportement de cet homme me convainquit que la Comtesse était une dame d’une bien plus grande importance que son seul titre assez modeste avait pu me laisser penser.

“A la fin, elle me recommanda de ne surtout pas chercher à en apprendre davantage sur elle, et à me contenter de ce que j’avais déjà deviné, jusqu’à son retour. Notre hôte distingué, dont elle était l’invitée, connaissait ses raisons.

“Mais” dit-elle, ni moi ni ma fille ne pourrions rester ici en sécurité plus d’une journée. J’ai eu l’imprudence de retirer mon masque un instant, il y a environ une heure, et, trop tard, je réalisai que vous aviez pu me voir. C’est ainsi que j’ai recherché une opportunité de vous dire quelques mots. Si j’avais eu la confirmation que vous m’aviez vue, je me serais reposée sur votre sens élevé de l’honneur pour garder mon secret pendant quelques semaines. Les choses étant ce qu’elles sont, je suis heureuse que vous ne m’ayez pas vue, mais si maintenant après réflexion, vous soupçonnez qui je suis, je m’en remets de la même façon entièrement à votre honneur. Ma fille respectera elle aussi ce secret, et je sais bien que vous-même, de temps en temps, saurez le lui rappeler, au cas où elle s’apprêterait étourdiment à le révéler. »

« Elle murmura quelques phrases à sa fille, l’embrassa hâtivement deux fois, et s’en alla, accompagnée par le pâle homme en noir. Ils disparurent dans la foule.

« Dans la pièce voisine » dit Millarca, « il y a une fenêtre qui donne sur la porte du hall. J’aimerais voir partir maman, et lui envoyer des baisers. »

« Nous y consentîmes, bien sûr, et l’accompagnâmes à la fenêtre. Regardant à l’extérieur, nous vîmes un élégant carrosse à l’ancienne mode, avec toute une troupe de coursiers et de laquais. Nous vîmes la mince silhouette de l’homme pâle vêtu de noir, tandis qu’il plaçait sur les épaules de la dame un épais manteau de velours rouge, et relevait le capuchon sur sa tête. Elle lui fit un signe de la tête, et toucha sa main. Il lui fit de nombreuses et profondes révérences tandis que la porte se refermait, et le carrosse commença à s’éloigner.

« Elle est partie » soupira Millarca.

« Elle est partie » répétai-je pour moi-même, tandis que, pour la première fois depuis que j’avais donné mon consentement dans la précipitation, je réfléchissais à la folie de mon acte.

« Elle n’a même pas relevé la tête » dit la jeune demoiselle d’un ton plaintif.

« Peut-être la Comtesse avait-elle enlevé son masque, et ne voulait-elle pas montrer son visage », dis-je ; « De plus, elle ne pouvait savoir que vous étiez à la fenêtre. »

« Elle soupira, et regarda mon visage. Elle était si belle, que je me radoucis. J’étais désolé de m’être un moment repenti de mon hospitalité, et je me déterminai à me faire pardonner auprès d’elle l’incivilité inavouée de mon accueil. »

La jeune demoiselle, remettant son masque, se joignit à ma pupille pour me persuader de retourner dans les jardins, où le concert allait bientôt reprendre. Ainsi fut fait, et nous sortîmes nous promener sur la terrasse qui se trouve en-dessous des fenêtres du château.

Millarca se fit familière avec nous, et nous régala de descriptions et d'anecdotes fort vivantes sur les grands personnages que nous pouvions voir sur la terrasse. Je l'aimais de plus en plus à chaque minute qui passait. Son babil, sans être malveillant, était très divertissant pour moi, qui avait été si longtemps éloigné du grand monde. Je pensais à l'animation qu'elle apporterait aux soirées parfois solitaires que nous passions chez nous.

Ce bal ne se termina pas avant que le soleil du matin ait presque atteint l'horizon. Il plaisait au Grand Duc de danser jusqu'à ce moment-là ; en conséquence ses loyaux sujets ne pouvaient se permettre de partir, ou de se mettre au lit.

Nous venions de traverser un salon bondé, lorsque ma pupille me demanda ce qu'était devenue Millarca. Je pensais qu'elle était restée à ses côtés, et elle, croyait qu'elle était avec moi. Le fait est que nous l'avions perdue.

Tous mes efforts pour la retrouver furent vains. Je craignais que, dans la confusion d'une séparation momentanée, elle n'ait pris d'autres personnes pour ses nouveaux amis, et ne les ait suivies puis perdues au milieu des vastes espaces qui s'ouvraient devant nous.

Alors, je réalisai pleinement la folie que j'avais commise en prenant en charge une jeune dame sans rien savoir d'autre sur elle que son nom ; et, entravé comme je l'étais par ma promesse, dont j'ignorais complètement la justification, je ne pouvais même pas faciliter mes recherches en disant que la jeune dame que je cherchais était la fille de la Comtesse qui venait de partir quelques heures auparavant.

Puis vint le matin. Il faisait grand jour lorsque j'abandonnai mes recherches. Il était presque deux heures lorsque j'eus enfin des nouvelles de ma protégée perdue.

A peu près à cette heure-là, un serviteur frappa à la porte de ma nièce, pour lui dire qu'elle était demandée avec insistance par une jeune demoiselle, qui semblait être en proie à la plus grande détresse, et qui cherchait à savoir où se trouvait le Général Baron Spielsdorf, et la jeune demoiselle sa fille, à qui elle avait été confiée par sa mère.

Il ne pouvait y avoir aucun doute, si on ne tenait pas compte de cette petite inexactitude, que notre jeune amie venait de réapparaître, et tel était en effet le cas. Dieu ! Comme il eût été terrible de l'avoir perdue !

Elle raconta à ma pauvre enfant une histoire qui expliquait qu'elle n'eût pu nous retrouver pendant si longtemps. Très tard, dit-elle, elle s'était rendue dans la chambre de l'intendante, désespérant de nous trouver, et elle était alors tombée dans un profond sommeil, qui, malgré sa durée, avait à peine suffi à rétablir ses forces après les fatigues du bal.

Ce jour-là, nous ramenâmes Millarca chez nous. Je n'étais que trop heureux, après tout, d'avoir pour ma chère fille une si charmante compagne.

Chapitre XIII Le Bûcheron

« Des problèmes, cependant, ne tardèrent pas à apparaître. Tout d'abord, Millarca se plaignit d'une langueur extrême - faiblesse due à sa récente maladie – et elle ne sortait jamais de sa chambre avant une heure très avancée de l'après-midi. Ensuite, on découvrit par hasard que, bien qu'elle verrouillât toujours sa porte de l'intérieur, et laissât toujours la clé à sa place dans la serrure avant d'autoriser la servante à venir l'aider à sa toilette, il lui arrivait indubitablement d'être absente de sa chambre, très tôt le matin, et à différents moments de la journée, avant le moment où, par certains bruits, elle manifestait sa présence. Elle fut vue, de manière répétée, par les fenêtres du schloss, dans la première lueur grise de l'aube, marchant parmi les arbres, en direction de l'est, comme une personne en transe. Ceci me convainquit qu'elle était somnambule. Mais cette hypothèse ne résolvait pas l'énigme. Comment passait-elle à travers sa porte, en laissant le verrou tiré de l'intérieur ? Comment s'échappait-elle de la maison sans retirer la barre de la porte ou d'une fenêtre ?

Au milieu de mes perplexités, une angoisse d'un genre beaucoup plus urgent se présenta.

Ma chère enfant commença à perdre sa bonne mine et sa santé, et ceci d'une manière si mystérieuse, et même si horrible, que j'en fus complètement effrayé. Tout d'abord, elle fut visitée par des rêves effroyables, puis, comme elle se l'imaginait, par un spectre, qui ressemblait parfois à Millarca, et avait parfois la forme d'une bête indistincte rôdant au pied de son lit de long en large.

En dernier vinrent les sensations. L'une, pas désagréable, mais très particulière, à ce qu'elle disait, ressemblait au flot d'un courant glacé contre sa poitrine. Un peu plus tard, elle ressentit quelque chose comme une paire de grosses aiguilles qui la transperçaient, un peu au-dessous de la gorge, avec une douleur très aigue. Quelques nuits plus tard, s'ensuivit une impression graduelle et convulsive de strangulation ; puis ce fut l'inconscience.

Je pouvais entendre distinctement chacun des mots que le bon vieux Général était en train de prononcer, car à ce moment, nous roulions sur l'herbe courte qui pousse des deux côtés de la route lorsqu'on approche de ce village sans toits, qui n'avait pas montré un seul feu de cheminée depuis plus d'un demi-siècle.

Vous pouvez aisément deviner à quel point je trouvai étrange d'entendre mes propres symptômes, si exactement décrits, rapportés à cette pauvre fille qui, sans la catastrophe qui avait suivi, eût été en ce moment même une invitée au château de mon père. Vous pouvez deviner, aussi, ce que j'éprouvai en l'entendant détailler les habitudes, les mystérieuses particularités qui étaient, de fait, celles de notre belle invitée, Carmilla !

Une vaste clairière s'ouvrit dans la forêt ; nous fûmes tout à coup sous les cheminées et les pignons du village en ruines, et, sur une petite éminence, les tours et les créneaux du château disloqué, autour desquels se groupaient des arbres gigantesques, nous surplombèrent. Je descendis de l'attelage dans une rêverie inquiète, et en silence, car nous avions tous

abondamment matière à réfléchir ; et nous ne tardâmes pas à gravir la pente, pour nous trouver parmi les chambres spacieuses, les escaliers en colimaçon et les sombres corridors du château.

“Et dire que ceci fut un jour le palais résidentiel des Karnstein!” finit par dire le vieux Général, tandis que d’une vaste fenêtre, il embrassait la vue du village, et contemplait la vaste et ondulante étendue de la forêt.

“C’était une famille maléfique, et ici sont écrites ses annales sanglantes.”, continua-t-il. “Il est pénible qu’ils doivent, après la mort, continuer à affliger la race humaine de leurs désirs atroces. Voici la chapelle des Karnstein, ici, en bas.”

Il désigna les murs gris, à demi cachés par le feuillage, du bâtiment gothique qui se trouvait en contrebas.

“Et j’entends la hache d’un bûcheron”, ajouta-t-il, “qui s’occupe des arbres environnants ; il est possible qu’il ait des informations à nous donner sur ce que je cherche, et qu’il nous montre la tombe de Mircalla, Comtesse Karnstein. Ces campagnards conservent le souvenir des traditions locales des grandes familles, alors que ces histoires disparaissent, dans l’aristocratie, aussitôt que les familles elles-mêmes s’éteignent. “

“Nous avons un portrait, à la maison, de Mircalla, Comtesse Karnstein, aimeriez-vous le voir ?” demanda mon père.

“ Chaque chose en son temps, cher ami”, répliqua le Général. “Je crois que j’ai vu l’original ; et l’un des motifs qui m’a fait avancer ma visite chez vous, est que je veux explorer la chapelle que voici.”

“Quoi ! Vous, avoir vu la Comtesse Mircalla !” s’exclama mon père ; “ Mais elle est morte depuis plus d’un siècle !”

“Pas aussi morte que vous l’imaginez, à ce qu’on m’a dit”, répondit le Général.

“J’avoue, Général, que vous me déconcertez terriblement”, répondit mon père en le regardant avec ce qu’il me sembla être, fugitivement, un regain du soupçon que j’avais détecté auparavant. Mais bien qu’il y eût de la colère et parfois de la haine dans les manières du vieux Général, on pouvait lui reconnaître une certaine constance.

“ Il me reste”, dit-il, comme nous passions en dessous de l’arche massive de l’église gothique – car ses dimensions auraient justifié qu’on la caractérisât ainsi - “il ne me reste qu’un seul objet d’intérêt, pour les quelques années que j’ai à vivre sur terre, et c’est de déchaîner sur elle la vengeance qui peut encore, grâce à Dieu, être accomplie par le bras d’un mortel.”

“De quelle vengeance parlez-vous donc ? ” demanda mon père, de plus en plus ahuri.

“Je veux dire : de décapiter ce monstre”, répondit-il, en rougissant violemment. Il donna un coup de pied qui résonna lugubrement à travers les ruines désertes et il leva au même instant la main, comme s’il agrippait le manche d’une hache, et qu’il l’abattait féroce dans l’air.

“Quoi ?” s’exclama mon père, plus désorienté que jamais.

“Pour lui arracher la tête.”

“Lui couper la tête!”

“Oui, avec une hache, avec une épée, ou avec n’importe quoi qui puisse trancher sa gorge meurtrière. Vous comprendrez !”répondit-il, tremblant de rage. Et, se précipitant en avant, il dit :

“Cette poutre fera office de siège ; votre chère enfant est fatiguée ; qu'elle s'y asseye, et je vais, en quelques phrases, clore mon horrible histoire.”

Le bloc de bois rectangulaire qui gisait sur le pavé herbu de la chapelle formait un banc sur lequel je fus très heureuse de m'asseoir, et pendant ce temps le Général appela le bûcheron, qui avait retiré des branches qui encombraient les vieux murs ; et, une hache à la main, le hardi vieux gaillard arriva devant nous.

Il ne put rien nous dire de ces tombes ; mais il y avait un vieillard, selon lui, un ancien garde-chasse de cette forêt, qui séjournait aujourd'hui dans la maison du prêtre, à deux miles environ, qui pourrait, lui, nommer chaque tombe de l'ancienne famille Karnstein. Pour quelques piécettes, si nous lui prêtions l'un de nos chevaux, notre homme se faisait fort de ramener le vieillard en moins d'une demi-heure.

“Cela fait-il longtemps que vous travaillez dans cette forêt ?” (lui) demanda mon père.

“J'ai été bûcheron ici”, répondit-il dans son patois, “ Sous les ordres du garde forestier, tous les jours de ma vie ; ainsi que mon père avant moi, et ainsi de suite, sur autant de générations que je peux en compter. Je pourrais vous montrer la maison même, ici dans le village, dans laquelle mes ancêtres ont vécu.”

“Comment le village a-t-il été déserté ?” demanda le Général.

“Il était hanté par les revenants, Seigneur ; plusieurs d'entre eux ont été traqués jusque dans leurs tombes, dûment identifiés, et éliminés de la manière habituelle, par décapitation, par le pieu, et par le feu ; mais pas sans que de nombreux villageois perdissent la vie.”

“Même après tant de ces exécutions en règle”, continua-t-il, “tant de tombes ouvertes, et tant de vampires privés de la vie horrible qui les animait – le village n'était pas encore délivré. Un noble de Moravie, qui voyageait dans ces contrées, entendit parler de tout ceci, et, comme il était doué dans ces sortes d'affaires, à l'instar de beaucoup de gens de son pays, il offrit de libérer le village de son persécuteur. Et voici ce qu'il fit : alors que la lune brillait cette nuit-là, il grimpa, peu après le coucher du soleil, au clocher de cette chapelle, d'où il pouvait voir distinctement le cimetière en dessous de lui ; vous pouvez le voir, de cette fenêtre. Depuis ce poste d'observation, il veilla, jusqu'à surprendre le vampire qui sortait de sa tombe, déposait le linceul dont il était enveloppé, et se glissait ensuite vers le village pour tourmenter ses habitants.

L'étranger, ayant vu tout ceci, descendit, prit le suaire du vampire et l'emporta tout en haut du clocher, qu'il gravit à nouveau. Quand le vampire revint de sa maraude et ne trouva pas son linceul, il hurla furieusement en direction de l'homme de Moravie, qu'il avait aperçu au sommet du clocher. Celui-ci, en réponse, le défia de venir récupérer son linceul lui-même. Sur quoi le vampire, acceptant son invitation, commença à grimper au clocher. Dès qu'il eut atteint les créneaux, le Morave, d'un coup de son épée, lui fendit le crâne en deux et le précipita dans le cimetière. Descendant par l'escalier en colimaçon, l'étranger le poursuivit et lui coupa la tête, puis le lendemain, il livra celle-ci, ainsi que le corps, aux villageois, qui les empalèrent et les brûlèrent comme il se devait.

Ce noble Morave reçut l'ordre, du chef de famille d'alors, de retirer la pierre tombale de Mircalla, Comtesse Karnstein, et c'est ce qu'il fit, de sorte que, en peu de temps, son emplacement fut tout à fait oublié.”

“Pouvez-vous nous désigner l’endroit où était cette tombe ?” demanda le Général, plein d’ardeur.

Le garde-chasse secoua la tête, et sourit.

“Aucune âme vivante ne pourrait vous dire cela aujourd'hui", dit-il, "de plus, ils disent que son corps a été retiré ; mais personne n’est sûr de cela non plus.”

Et, ayant ainsi parlé, comme le temps pressait, il lâcha sa hache et partit, nous laissant entendre la fin de l’étrange histoire du Général.

Chapitre XIV. La rencontre

“Ma chère enfant” reprit-il, “sombrait maintenant rapidement. Le médecin qui veillait sur elle ne parvint pas à comprendre le moins du monde de quelle maladie elle souffrait – car à ce moment(-là) je supposais que c’était une maladie. Il vit à quel point j’étais alarmé, et suggéra une consultation. Il appela un médecin plus habile, venu de Gratz.

Plusieurs jours se passèrent avant son arrivée. L’homme était bon et pieux, et il était instruit. Après avoir examiné ensemble ma pauvre pupille, les deux médecins se retirèrent dans ma bibliothèque pour y tenir conférence. Depuis la pièce voisine, où j’attendais qu’ils m’appellent, j’entendais les voix de ces deux gentilshommes s’élever avec plus de force que ne l’exigeait une discussion strictement philosophique. Je frappai à la porte et entrai. Je trouvai le vieux médecin de Gratz qui soutenait sa théorie, tandis que son rival la combattait avec un mépris non déguisé, accompagné d’éclats de rire sarcastiques. Ces inconvenantes manifestations, et l’altercation elle-même, cessèrent à mon entrée.

“Monsieur” dit mon premier médecin, “mon estimé confrère semble penser que vous avez besoin d’un exorciste, et non pas d’un docteur.”

“Veuillez me pardonner”, dit le vieux médecin de Gratz, qui semblait mécontent. “J’exposerai mon opinion sur ce cas à ma façon, une autre fois. Je crains, Monsieur le Général, que toute mon habileté et ma science ne puissent vous être d’aucune utilité. Mais avant de partir, j’aurai l’honneur de vous suggérer quelque chose.”

Il sembla réfléchir, puis s’assit à une table, et commença à écrire.

Profondément déçu, je fis une révérence, et tandis que je m’apprêtais à partir, l’autre médecin désigna du doigt par-dessus son épaule son compagnon qui était occupé à écrire, puis, haussant les épaules, il se toucha le front d’une façon significative.

Ainsi donc, cette consultation me faisait revenir à mon point de départ. Je sortis dehors, passablement perturbé. Dix à quinze minutes plus tard, le médecin de Gratz me rejoignit. Il s’excusa de m’avoir suivi, mais me dit qu’il ne pouvait en conscience prendre congé sans me dire quelques mots de plus. Il m’assura qu’il ne pouvait se méprendre ; aucune maladie naturelle ne présentait ces symptômes, et la mort était déjà très proche. Il restait, toutefois, un jour de vie, peut-être deux. Si la crise fatale pouvait être arrêtée immédiatement, alors, avec beaucoup de soin et d’art, la jeune fille pourrait retrouver ses forces. Mais elle était au bord du gouffre. Une attaque de plus pouvait moucher la dernière étincelle de vitalité, susceptible de s’éteindre à tout moment.

« Et quelle est la nature de cette crise dont vous parlez ? » demandai-je.

« J’ai tout indiqué dans cette note, que je remets entre vos mains, à la condition expresse que vous envoyiez chercher l’ecclésiastique le plus proche, et n’ouvriez ma lettre qu’en sa présence, et ne la lisiez sous aucun prétexte tant que vous ne serez pas avec lui ; dans le cas contraire, vous la mépriseriez, or c’est une question de vie ou de mort. Si vraiment vous ne parveniez pas à trouver un prêtre, alors seulement, vous pourriez la lire seul. »

Il me demanda, avant de prendre enfin congé, si j’aimerais voir un homme étrangement versé dans le sujet, qui, une fois que j’aurais lu sa lettre, m’intéresserait probablement plus que tout

autre. Et il me pressa avec le plus grand sérieux d'inviter cet homme à venir au château ; et sur ce, il prit congé.

L'ecclésiastique était absent, et ce fut donc seul que je lus la lettre. En d'autres temps, ou en d'autres circonstances, elle m'eût semblé ridicule. Mais vers quelles absurdités ne se tourne-t-on pas, pour y chercher une dernière chance, quand tous les moyens habituels ont failli, et que la vie d'un être aimé est menacée ?

Rien, diriez-vous, ne pouvait être plus absurde que la lettre de ce savant. Elle aurait suffi à le faire enfermer dans un asile d'aliénés. Il disait que la patiente souffrait des visites d'un vampire ! Les piqures dont elle disait qu'elles étaient apparues près de la gorge, étaient, insistait-il, la marque de ces dents longues, fines et aiguës, qui, c'était bien connu, étaient caractéristiques des vampires, et il ne pouvait y avoir le moindre doute, ajoutait-il, quant à la présence bien établie de ces petites marques livides, dont tout laissait penser qu'elles étaient laissées là par les lèvres du démon ; de plus, chaque symptôme décrit par la patiente était exactement conforme à ceux qu'on avait enregistrés dans tous les cas de visites similaires.

Etant moi-même tout à fait sceptique quant à l'existence d'un être aussi prodigieux que le vampire, la théorie surnaturelle du bon docteur ne fournissait, à mon avis, qu'une nouvelle preuve que la science et l'intelligence peuvent parfois curieusement s'associer à une hallucination. J'étais si désespéré, toutefois, que plutôt que de ne rien faire, je choisis de suivre les instructions de la lettre.

Je me dissimulai dans l'obscurité du cabinet qui donnait sur la chambre de la pauvre malade, dans laquelle brûlait une bougie, et je l'observai jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Je me tenais à la porte, regardant à travers la fente, mon épée posée sur la table à côté de moi, comme me le recommandaient les instructions. Un peu après une heure, je vis un grand objet noir, très indistinct, qui rampait, me semblait-il, par-dessus le bout du lit, et s'étendit rapidement jusqu'à la gorge de la pauvre fille, où il se rassembla, en un moment, en une grande masse palpitante.

Pendant quelques instants, je restai pétrifié. Puis je m'élançai en avant, l'épée en main. La créature noire se ramassa soudain vers le pied du lit, sur lequel elle glissa, puis, se tenant debout sur le sol à environ un yard du lit, me lançant un regard de sauvage férocité et d'horreur, je vis Millarca. Ne sachant ce que j'espérais, je la frappai instantanément de mon épée, mais je la vis aussitôt qui se tenait près de la porte, indemne. Horrifié, je la poursuivis, et la frappai à nouveau. Mais elle avait disparu, et mon épée vola en éclats contre la porte.

Je ne puis vous décrire tout ce qui arriva durant cette horrible nuit. Toute la maisonnée était éveillée et en alerte. Le spectre Millarca était parti. Mais sa victime sombrait rapidement, et elle mourut avant l'aube."

Le vieux général était agité. Nous ne lui parlâmes pas. Mon père s'éloigna de quelques pas, et commença à lire les inscriptions sur les pierres tombales, et, ainsi occupé, ses déambulations le menèrent jusqu'à la porte d'une chapelle, où il poursuivit ses recherches. Le Général était appuyé contre le mur. Il s'essuya les yeux, et soupira profondément. Je fus soulagée d'entendre les voix de Carmilla et de Madame, qui approchaient à ce moment.

Puis les voix s'évanouirent. Et, dans cette solitude, juste après avoir entendu cette histoire très étrange, qui n'était pas sans lien avec les nobles morts dont les tombes pourrissaient parmi la poussière et le lierre tout autour de nous, et dont chaque détail semblait se rapporter au mystère de mon propre cas - dans ce lieu hanté, enténébré par la voûte du feuillage qui s'élevait, dense, de tous côtés, par-dessus les murs silencieux - une horreur se mit à planer sur moi, et mon coeur défaillit à l'idée que mes amies ne viendraient finalement pas pour interrompre cette scène triste et lugubre.

Les yeux du vieux Général étaient fixés sur le sol, tandis qu'il s'appuyait de la main sur les fondations d'un monument écroulé.

Sous un étroit passage arqué, surmonté par un de ces démons grotesques que l'effrayante et cynique imagination des anciens sculpteurs gothiques se plaisait à représenter, je fus très heureuse de voir le beau visage et la belle silhouette de Carmilla, qui entrait dans la chapelle pleine d'ombres.

J'étais sur le point de me lever et de parler, et lui faisais un signe de tête en souriant, en réponse à son sourire particulièrement engageant, quand, poussant un cri, le vieil homme à mes côtés s'empara de la hachette du forestier, et bondit en avant. A sa vue, un changement brutal se dessina sur les traits de Carmilla. Ce fut une transformation instantanée et horrible, tandis qu'elle reculait d'un pas en se ramassant sur elle-même. Avant que j'aie pu pousser un cri, il la frappa de toutes ses forces, mais elle plongea pour éviter son coup, et, indemne, l'attrapa de sa petite main par le poignet. Il lutta un moment pour libérer son bras, mais sa main s'ouvrit, la hache tomba sur le sol, et la fille disparut.

Chancelant, il s'appuya contre le mur. Sa chevelure grise était hérissée, et son visage luisait de sueur, comme s'il était sur le point de mourir.

La terrible scène s'était déroulée en un instant. La première chose dont je me souviens par la suite, fut Madame, qui se tenait devant moi, et me répétant impatientement encore et encore la question : "Où est Mademoiselle Carmilla ?"

Je finis par lui répondre, "Je ne sais pas – je ne saurais dire – elle est partie par là", et je désignai du doigt la porte par laquelle Madame venait d'entrer ; "il y a une minute ou deux."

"Mais je me tenais là, dans le passage, tout le temps depuis que Mademoiselle Carmilla était entrée ; et elle n'est pas ressortie."

Alors elle commença à appeler "Carmilla", à travers chaque porte et chaque passage, et depuis les fenêtres, mais aucune réponse ne vint.

"Elle s'appelle Carmilla ?" demanda le Général, toujours agité.

"Carmilla, oui" répondis-je.

"Oui" dit-il. "C'est Millarca. C'est cette même personne qui, il y a fort longtemps se faisait appeler Mircalla, Comtesse Karnstein. Quittez ce lieu maudit, ma pauvre enfant, aussi vite que vous le pourrez. Prenez le carrosse et allez chez le prêtre, et restez-y jusqu'à ce que nous arrivions. Partez ! Plus jamais vous ne verrez Carmilla ; vous ne la trouverez pas ici."

Chapitre XV. L'ordalie et l'exécution

Tandis qu'il parlait, un homme d'une apparence des plus étranges entra dans la chapelle, par la porte qu'avait empruntée Carmilla pour entrer et pour sortir. Il était grand, la poitrine étroite, voûté, et vêtu de noir. Son visage était brun, parcheminé, sillonné de rides profondes ; il portait un chapeau d'une forme curieuse, à large bord. Ses cheveux, longs et gris, pendaient sur ses épaules. Il portait des lunettes d'or, et marchait lentement, d'une façon étrange et hésitante, son visage parfois tourné vers le ciel, et parfois penché vers le sol. Il semblait perpétuellement sourire ; ses longs bras se balançaient ; ses mains maigres flottant dans de vieux gants noirs trop grands pour elles, et s'agitant dans l'air comme s'il arpentait un autre monde.

"Le voici !" s'exclama le Général, s'avançant avec une joie non dissimulée.

"Mon cher Baron, comme je suis heureux de vous voir, je n'espérais pas vous rencontrer si tôt."

Il fit signe à mon père, qui était revenu à ce moment, et amena près de lui le fantastique vieux gentleman, qu'il appelait le Baron, afin de le lui présenter formellement. Ils engagèrent alors tous deux une conversation animée. L'étranger prit un rouleau de papier dans sa poche, et l'étala sur la surface usée d'une tombe qui se trouvait là. Il tenait un crayon entre ses doigts, avec lequel il traçait des lignes imaginaires d'un point à un autre du papier, dont je compris, à de fréquents regards portés successivement sur lui et sur le monument, qu'il s'agissait d'un plan de la chapelle. Il accompagnait sa lecture, si je puis m'exprimer ainsi, de coups d'œil occasionnels à un petit carnet tout sale, dont les feuillets jaunis étaient recouverts d'écriture. Ils déambulèrent ensemble le long de l'aile latérale, à l'opposé de l'endroit où je me tenais, et ils parlaient tout en marchant ; puis ils commencèrent à compter leurs pas pour mesurer certaines distances, et finalement ils s'arrêtèrent ensemble devant une certaine partie du mur latéral, qu'ils se mirent à scruter avec la plus grande minutie - ici ôtant le lierre, là arrachant le plâtre du bout de leur canne, grattant ici, tapotant là. Finalement, ils découvrirent l'existence d'une large stèle de marbre, avec des lettres sculptées en relief. Avec l'aide du bûcheron, qui revint bientôt, ils mirent au jour une inscription funéraire, ainsi qu'un écusson sculpté. Il s'avéra que tous deux appartenaient à la tombe, depuis longtemps perdue, de Mircalla, Comtesse Karnstein. Le vieux Général, bien que peu disposé, je le crains, à prier, leva ses mains et ses yeux vers le ciel, dans une action de grâces silencieuse qui dura un moment.

"Demain", l'entendis-je dire, "le Commissaire sera là, et l'Inquisition se tiendra conformément à la loi."

Puis il se tourna vers le vieil homme aux lunettes dorées, que j'ai déjà décrit, lui prit les deux mains et les secoua énergiquement en disant :

"Baron, comment puis-je vous remercier ? Comment pouvons-nous tous vous remercier ? Vous aurez délivré cette région d'un fléau qui a accablé ses habitants depuis plus d'un siècle. L'horrible ennemi, grâce à Dieu, a été débusqué."

Mon père conduisit l'étranger à part, et le Général les suivit. Je sais qu'il l'avait écarté pour que je ne puisse plus les entendre, et qu'il était probablement en train de raconter mon histoire, car je les vis souvent lancer des coups d'œil rapides dans ma direction, tandis que leur discussion se poursuivait.

Mon père vint à moi, m'embrassa encore et encore, et, tandis qu'il me faisait sortir de la chapelle, il dit :

"Il est temps de rentrer, mais avant de revenir à la maison, nous devons ajouter à notre compagnie le bon prêtre qui vit tout près d'ici, et le persuader de nous accompagner jusqu'au Schloss."

Cette quête fut couronnée de succès ; et je fus heureuse de rentrer, car j'étais indiciblement fatiguée lorsque nous atteignîmes la maison. Ma satisfaction, cependant, se mua en effroi lorsque nous découvrîmes qu'il n'y avait aucune trace de Carmilla. Sur la scène qui avait eu lieu dans la chapelle en ruines, nul ne me fournit d'explications, et il était clair qu'il s'agissait d'un secret que mon père, pour le moment, était bien déterminé à me laisser ignorer.

L'absence inquiétante de Carmilla rendait le souvenir de cette scène encore plus horrible pour moi. De singulières mesures furent prises pour la nuit. Deux servantes et Madame devaient veiller dans ma chambre cette nuit ; et l'ecclésiastique devait veiller, avec mon père, dans le cabinet adjacent à ma chambre.

Le prêtre avait accompli certains rituels solennels, cette nuit-là, dont la teneur m'échappa aussi complètement que la raison des extraordinaires précautions prises pour ma sécurité pendant la nuit.

Je compris tout cela quelques jours après.

La disparition de Carmilla fut suivie par l'arrêt de mes souffrances nocturnes.

Vous avez sans doute entendu parler de la superstition terrifiante qui règne en Haute et Basse Styrie, en Moravie, en Silésie, en Serbie, en Turquie, en Pologne et même en Russie ; la superstition dite du Vampire. Si le témoignage humain, recueilli avec soin et solennité, par des instances judiciaires, devant des commissions innombrables, composées chacune de nombreux membres, tous choisis pour leur intégrité et leur intelligence, et constituant des rapports plus volumineux qu'il n'en existe sur aucun autre type de cas, si un tel témoignage vaut quelque chose, alors il est difficile de nier, ou même de douter de l'existence d'un phénomène tel que le vampirisme.

Pour ma part, je n'ai jamais entendu de théorie capable d'expliquer ce dont j'ai été témoin et victime, autre que celle que me fournissait l'ancienne croyance, si fortement attestée, du pays.

Le jour suivant, on procéda aux actions d'usage dans la Chapelle de Karnstein. La tombe de la Comtesse Mircalla fut ouverte ; et le Général et mon père reconnurent chacun leur belle et perfide invitée dans le visage qui fut ainsi découvert. Ses traits, bien que cent cinquante ans eussent passé depuis ses obsèques, étaient colorés de la chaleur de la vie. Ses yeux étaient ouverts ; aucune odeur de putréfaction ne s'exhalait du cercueil. Les deux médecins, l'un présent à titre officiel, l'autre mandaté par le chargé d'enquête, attestèrent le fait miraculeux qu'elle présentait une respiration, faible mais perceptible, et un léger mouvement du cœur. Les membres étaient parfaitement souples, la chair, élastique ; et le cercueil de plomb était empli de sang sur une profondeur de sept pouces, dans lequel le corps baignait.

Ici se trouvaient réunis toutes les preuves, tous les signes avérés du vampirisme. Alors, en accord avec les anciennes pratiques, on releva le corps, et un pieu acéré fut planté dans le cœur du vampire, qui lâcha à cet instant un hurlement perçant, tout à fait semblable à celui qu'aurait poussé une personne vivante au moment de mourir. Puis on coupa la tête, et un torrent de sang s'écoula du cou tranché. On plaça enfin le corps et la tête sur un bûcher pour les réduire en

cendres, et ces cendres furent dispersées dans la rivière et emportées au loin. Ce territoire ne fut plus jamais la proie de vampires, depuis lors.

Mon père possède une copie du rapport de la Commission Impériale, qui porte les signatures de tous ceux qui étaient présents lors de cette exécution, jointes pour attester de la véracité du rapport. C'est ce document officiel que j'ai résumé pour rendre compte de cette dernière scène traumatisante.

Chapitre XVI. Conclusion

Vous devez penser que j'écris tout ceci avec calme. Mais loin de là ; je n'y puis penser sans agitation. Rien, hors le désir insistant que vous m'avez maintes fois exprimé, n'aurait pu m'amener à m'asseoir pour m'atteler à une tâche qui a ruiné mes nerfs pour des mois, et m'a remis en mémoire une ombre de cette indicible horreur, qui, longtemps après ma délivrance, continuait à faire de mes jours comme de mes nuits une abomination, et à rendre l'idée de la solitude terrifiante au point d'en être insupportable.

Laissez-moi ajouter un mot ou deux sur ce curieux Baron Vordenburg, à l'étrange savoir duquel nous fûmes redevables de la découverte de la tombe de la Comtesse Mircalla.

Il s'était installé à Gratz, où, vivant d'une maigre pitance, qui était tout ce qu'il lui restait des propriétés jadis princières de sa famille, en Haute Styrie, il se consacra à des investigations minutieuses et laborieuses sur la tradition vampirique, sur laquelle il existe des preuves remarquables. Il avait à sa disposition tous les travaux, grands et petits, sur le sujet. « *Magia Posthuma* », Phelon de *Mirabilibus*, « *Augustinus de cura pro Mortuis*, » « *Philosophicae et Christianae Cogitationes de Vampiris*, », par Johann Christopher Henrenberg, et un millier d'autres, parmi lesquels je ne me souviens que des quelques-uns qu'il prêta à mon père. Il avait un volumineux recueil de toutes les affaires judiciaires, dont il avait extrait un système de principes - certains, constants, d'autres, occasionnels - qui semblaient régir la condition du vampire. Je puis mentionner, en passant, que la pâleur mortelle qu'on attribue à cette sorte de revenants, n'est qu'une fiction mélodramatique. Ils présentent, dans la tombe, et lorsqu'ils se montrent dans la société des humains, toute l'apparence d'une vie en bonne santé. Exposés à la lumière dans leurs cercueils, ils montrent tous les symptômes énumérés plus haut, symptômes qui prouvèrent que la Comtesse Karnstein, morte depuis longtemps, vivait pourtant à l'état de vampire.

Comment ils s'échappent de leurs tombes et y retournent à certaines heures chaque jour, sans déplacer la terre ou laisser la moindre trace de désordre dans leurs cercueils ou leurs suaires, a toujours été considéré comme totalement inexplicable. L'existence amphibie du vampire est maintenue par un sommeil renouvelé chaque jour dans la tombe. Son horrible soif de sang frais lui permet de subvenir aux besoins de son existence éveillée.

Le vampire est susceptible de faire montre de sentiments exacerbés, ressemblant à la passion de l'amour, pour certaines personnes. Pour arriver à ses fins, il est capable de faire preuve d'une patience et d'une ruse infinies, surmontant les cent obstacles possibles qui l'empêchent d'accéder à l'objet particulier de son désir. Il n'abandonnera jamais avant d'avoir satisfait sa passion et drainé la dernière goutte de sang de la victime qu'il convoite. Mais il pourra, en ces occasions, avec le raffinement d'un épicurien, réfréner et différer son plaisir de tuer, et l'accroître encore par l'approche graduelle d'une séduction habile. Dans ces cas, le vampire semble aspirer à quelque chose de l'ordre de la sympathie ou du consentement. Dans les cas plus ordinaires, il va droit au but, et use de violence pour dominer sa victime, qu'il étouffe et vide souvent de son sang en un seul festin.

Le vampire est apparemment sujet, dans certaines situations, à des restrictions particulières. Dans le cas que je vous ai relaté, Mircalla semblait être limitée à un nom, qui, s'il n'était pas son nom

réel, devait au moins reproduire les lettres, sans en omettre ou ajouter une seule, celles qui le composaient, pour ainsi dire anagrammatiquement.

Carmilla respectait cette règle ; Millarca également.

Mon père relata au Baron Vordenburg, qui resta avec nous deux ou trois semaines après l'expulsion de Carmilla, l'histoire du noble Morave et du vampire du cimetière Karnstein, puis il demanda au Baron comment il avait découvert l'exacte position de la tombe de la Comtesse Mircalla, dissimulée depuis longtemps, Les traits grotesques du Baron se plissèrent en un mystérieux sourire ; il abaissa le regard, toujours souriant, sur son étui à lunettes usé, avec lequel il joua quelques instants. Puis, relevant les yeux, il dit :

« Je dispose de beaucoup de journaux, et d'autres papiers, écrits par cet homme remarquable ; le plus remarquable est celui qui traite de la visite dont vous parlez, à Karnstein. La tradition, bien sûr, décolore et déforme un peu les choses. On peut l'avoir qualifié de noble Morave, car il avait installé sa demeure dans ce territoire, et par ailleurs, il était noble. Mais il était, en réalité, natif de Haute Styrie. Qu'il suffise de dire que tout jeune, il avait été l'amant passionné et privilégié de la belle Mircalla, Comtesse Karnstein. La mort prématurée de cette dernière le plongea dans un inconsolable chagrin. Il est dans la nature des vampires de croître et de multiplier, mais en fonction d'une loi terrible et bien attestée.

“Supposons, au commencement, un territoire totalement exempt de cette peste. Comment commence-t-elle, comment se multiplie-t-elle ? Je vais vous le dire. Une personne, plus ou moins malfaisante, met fin à ses jours. Un suicidé, dans certaines circonstances, devient un vampire. Ce spectre visite les vivants dans leur sommeil ; ils meurent, et, presque invariablement, se transforment, une fois dans la tombe, en vampires. C'est ce qui arriva dans le cas de la belle Mircalla, qui fut visitée par l'un de ces démons. Mon ancêtre, Vordenburg, dont je porte toujours le titre, le découvrit bientôt, et durant les études auxquelles il se consacra, il en découvrit bien plus encore.

“A partir de divers indices, il conclut qu'on allait infailliblement soupçonner de vampirisme, tôt ou tard, la défunte Comtesse, qui durant sa vie avait été son idole. Il fut horrifié à l'idée que ses restes puissent être profanés par les outrages d'une exécution posthume, quoi que la Comtesse fût devenue. Il laissa un curieux document afin de prouver que le vampire, au moment de son éviction de la vie réelle, était plongé dans une nouvelle vie infiniment plus horrible que la précédente ; et il résolut de sauver de ce terrible destin celle qui fut jadis sa Mircalla adorée.

Il eut recours à un stratagème : un voyage dans le cimetière, afin, soi-disant, d'en retirer ses restes, et de détruire complètement le monument. Lorsque la vieillesse fut venue, et que, dans ses dernières années, il jeta un regard en arrière sur ses actions, il réalisa, dans un état d'esprit différent, ce qu'il avait fait, et il fut pris d'horreur. Il rédigea les plans et les notes qui m'ont guidé jusqu'à l'endroit précis, ainsi qu'une confession de la tromperie dont il s'était rendu coupable. S'il avait imaginé aller plus loin sur cette voie, la mort l'en a empêché ; et ce fut la main d'un lointain descendant, qui, bien trop tard pour beaucoup (de victimes), dirigea la traque jusqu'au repaire du monstre.”

Nous parlâmes encore un peu, et parmi d'autres choses, il dit ce qui suit :

“L’une des marques distinctives du vampire, c’est la puissance de sa main. La frêle main de Mircalla se referma comme un étau d’acier sur le poignet du Général lorsqu’il leva la hache pour la frapper. Mais sa puissance ne se limite pas à sa poigne ; elle laisse un engourdissement dans le membre qu’elle a saisi, dont on récupère très lentement, pour autant qu’on en récupère.”

Au printemps suivant, mon père m’emmena en voyage en Italie. Nous y restâmes plus d’un an. Il fallut beaucoup de temps pour que la terreur des récents événements s’amenuise ; et à cette heure, l’image de Carmilla me revient en mémoire sous différentes formes ambiguës - parfois c’est la belle jeune fille, joueuse et languide ; et parfois, c’est le démon que j’ai vu se tortiller dans l’église en ruines ; et bien souvent je me suis éveillée d’une rêverie en sursautant, m’imaginant avoir entendu le pas léger de Carmilla à la porte du salon.